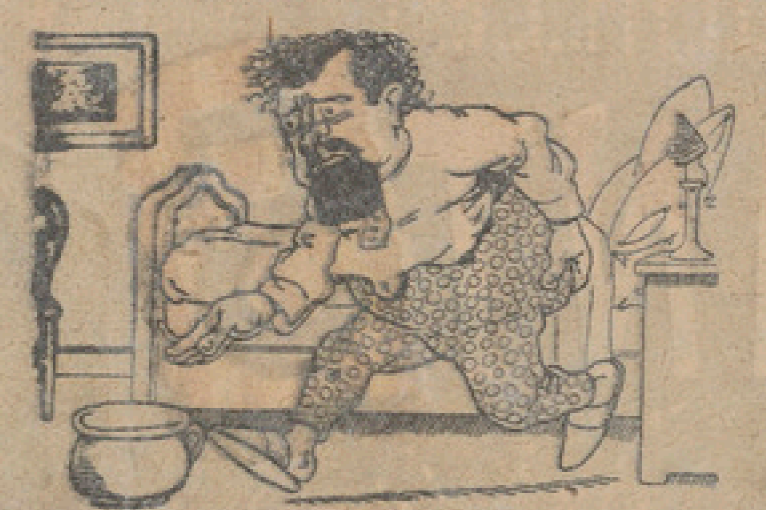


VENEZ TOUS RIRE, VOUS AMUSER ET PRENDRE PART AUX RÉJOUISSANCES QUE *L'EPATANT* A ORGANISÉES À L'INTÉRIEUR. VENEZ TOUS, IL NE VOUS EN COUTERA QU' **UN SOU**!..

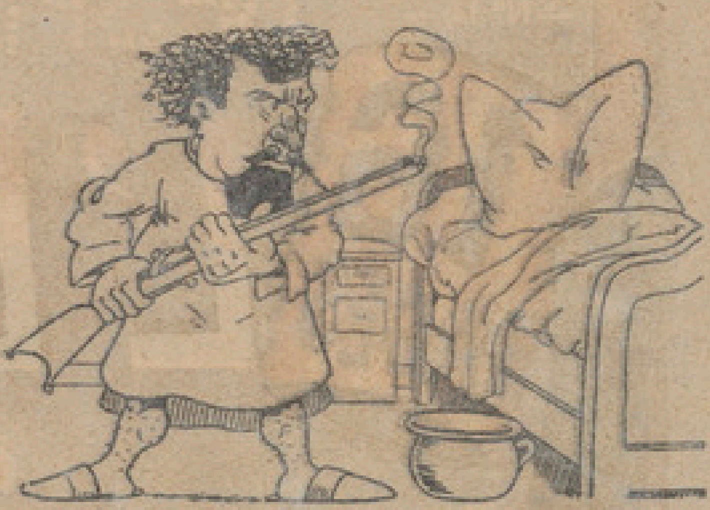
Rivalité.



Or ce matin du 14 juillet, alors que les coqs jetaient leurs premiers cocoricos et que le soleil commençait à incendier les Alpilles, Anatole Angoulevent, le sympathique maire de Beaucaire, bondit hors de sa couche et se précipita sur son vase de nuit en hurlant : « Troun de l'air, ils ne l'auront pas ceusses de Tarascon ! ».



M. Angoulevent (maire de Beaucaire) était très en colère. Il n'avait pas fermé l'œil de la nuit. D'abord les moustiques — des moustiques gros comme des pigeons, mon bon, — étaient venus l'embrasser toute la nuit, et encore, s'il n'y avait eu que ça !..



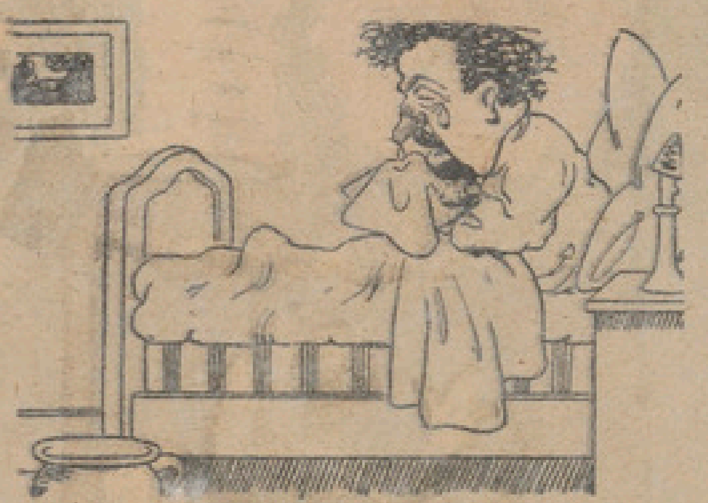
Mais non. Figurez-vous que ces coquines de dious de punaises, des bœufs, mon cher, avaient trouvé sa chair si tendre qu'elles ne voulaient plus le quitter. Même que pour s'en débarrasser, il avait été forcé de décrocher son fusil et de leur tirer dessus. Il en avait tué des milliers et des milliers ! et il en restait encore !



Et encore, s'il n'y avait eu que ça !... Mais non. Cette longue nuit d'insomnie (il s'était couché la veille au soir à 7 heures afin d'être frais et dispos pour cette journée du 14 juillet), cette longue nuit d'insomnie, dis-je, avait été encore troublée par des cauchemars affreux.



Il avait vu, comme dans un rêve, la magnifique, l'inoubliable revue que le sous-préfet allait passer en personne et que les gens de Tarascon auraient comme plat de résistance



Il avait vu sa bonne ville de Beaucaire triste sans pioupious, sans sous-préfet, sans revue !. Il en avait pleuré de rage... ça l'avait rendu férocement jaloux.



Ah ! ces gensses de Tarascon, s'il les avait tenus, quelle bouillabaisse il en aurait fait, lui, Angoulevent !... Pensez donc sa haine : Tarascon allait avoir le sous-préfet. Quelle gloire pour Tarascon !.. Beaucaire n'aurait pas de sous-préfet ; quelle honte pour Beaucaire, sa patrie ! ..



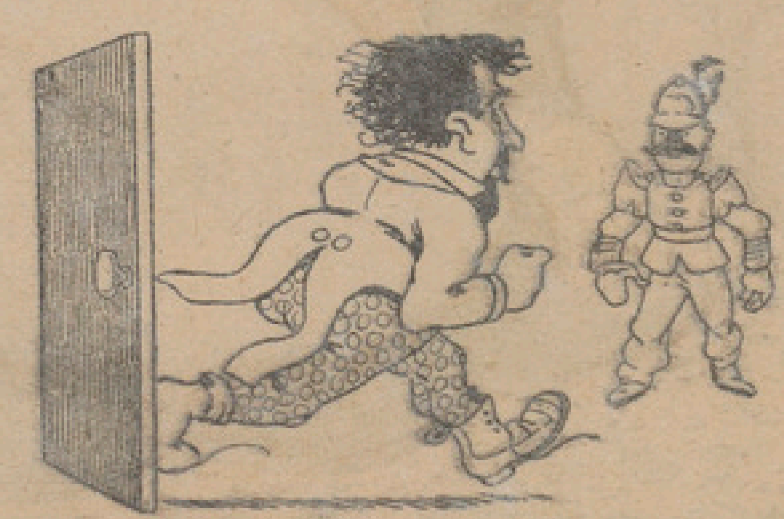
Et puis, les Tarasconnais, ces gens si fiers, combien allaient-ils se moquer des pauvres Beaucairois !... Ces Beaucairois ? des gens de rien ! penseraient-ils, des gens qui pour LE voir seraient forcés de passer le pont et de venir chez eux, à Tarascon !...



« Non, non, cela ne se passera pas comme ça. Il ne sera pas dit que les Beaucairois sont des moules... qu'ils n'ont pas de sous-préfet... Leur sous-préfet, leur sous-préfet, troun de l'air, ils ne l'auront pas ceusses de Tarascon ! » hurla pour la seconde fois Marius Angoulevent en mettant ses chaussettes



En deux temps et six mouvements l'honorable maire de Beaucaire fut... habillé. Habillé ?... Délicieux euphémisme en la circonstance ; M. Angoulevent, dans le trouble qui l'agitait, avait oublié de mettre son pantalon, mais il avait ceint son écharpe !..



Tel un fougueux taureau ivre de lumière et de liberté entre dans l'arène, il se précipita hors chez lui en faisant claquer les portes et en tendant les poings vers Tarascon qui, comme chacun le sait, n'est séparé de Beaucaire que par le Rhône.



Dans la rue ce fut une course folle jusqu'au moment où, rencontrant le capitaine des pompiers Cailhossol, il tomba dans ses bras en pleurant comme un veau. Lorsque la brillante tenue de capitaine fut bien inondée de larmes, M. Angoulevent lui dit dans un hoquet tragique : « Capitaine, sauvons Beaucaire, sauvons Beaucaire !...

(Voir la suite pag: 4)

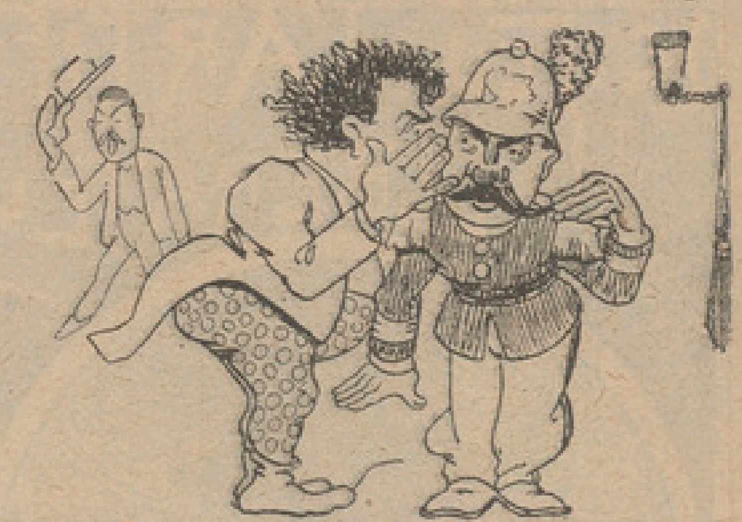
Rivalité.



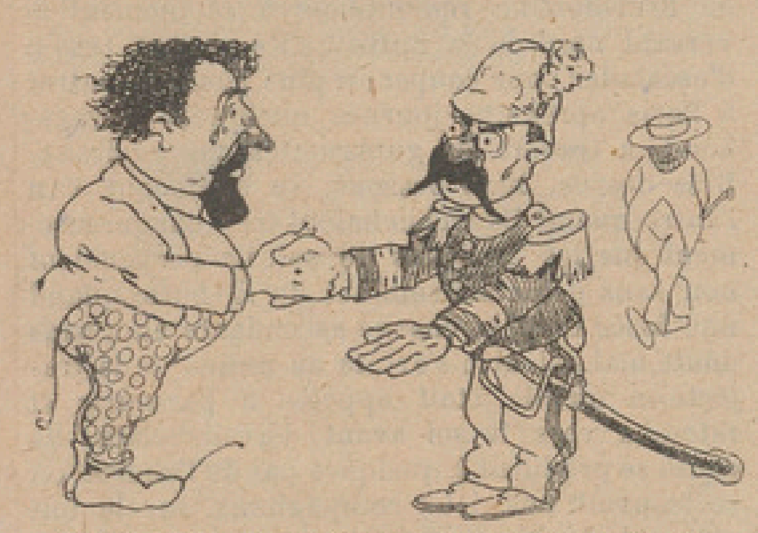
Le brave Cailbossol, en bon pompier qu'il était crut comprendre. « Pécaïre, s'écria-t-il, y aurait-il le feu chez nous ?.. Voyons, c'est pas possible, c'est insensé... qu'allons-nous devenir, les tuyaux de pompe sont tous percés. Tant pis, je vais me précipiter dans la fournaise! et par mon courage... »



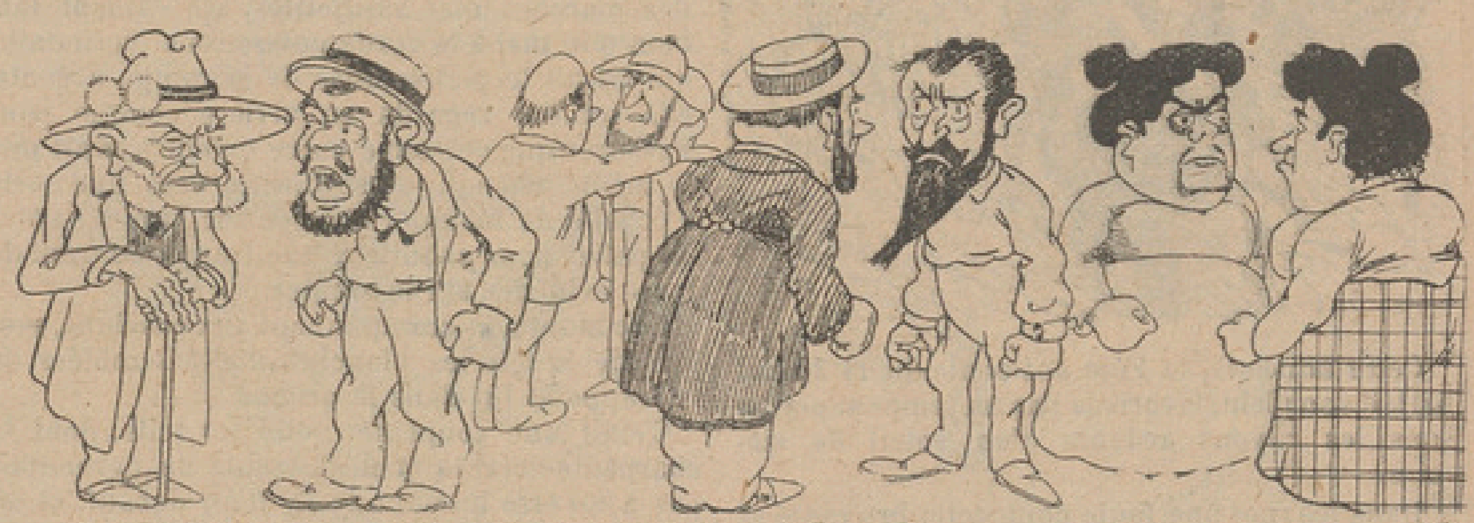
« Non, capitaine, ce n'est pas le feu, troun de l'air! c'est l'sous-préfet! — L'sous-préfet!... interrompit Marius Angoulevent en rouvrant ses écluses. — Tiens, ça y est, il est fou le pôvre ! » pensa le brave capitaine des pompiers en recevant stoïquement une nouvelle douche de larmes.



« Capitaine, je vais vous expliquer, à vous qui êtes un bon, un vrai Beaucairois de Beaucaire » Et M. le maire se pencha à l'oreille de Cailbossol. L'explication fut longue mais elle illumina si bien la cervelle du capitaine, qu'une forte envie d'éternuer lui vint.



Et quand M. le maire eut fini : « Troun de l'air, sur la *tête (sic)* de ma pompe ! je jure qu'ils ne l'auront pas ceusses de Tarascon » s'écria avec feu le brave capitaine de pompiers. Très émus, les deux hommes se serrèrent les mains en se donnant rendez-vous dans une heure, sur l'Esplanade.



Toute la ville sut bientôt l'affront fait à Beaucaire. (Les langues marchent si vite dans le Midi! Aussi dans la rue on pouvait voir des gens : c'étaient le receveur Pégoulasse ou bien le gérant du cercle Finegolle, qui s'abordaient avec des airs farouches, des mines tragiques, la moustache en croc, les yeux flamboyants, pour se dire en serrant les poings et avec un tremblement de mâchoires : « Troun de l'air, ils ne l'auront pas, ceusses de Tarascon ! »



Une foule énorme est maintenant réunie sur l'Esplanade. Tous les pompiers sont là. Ces messieurs du *Club des chasseurs d'escargots* y sont aussi au grand complet, ainsi que les talentueux orphéonistes qui, pour tromper l'attente, on n'attend plus que M. le maire, jouent avec un entrain endiablé la *Marseillaise* et la *Matchiche* !... Imposant M. le maire arrive enfin. L'orphéon redouble d'énergie. Les clairons des pompiers vrillent l'air et les *gensses* qui n'ont que leurs cordes vocales pour faire du bruit hurlent à pleins poumons : « Vive Angoulevent... vive Beaucaire !... » M. le maire très ému, on le serait à moins, essaye de faire un discours. Les mots lui restent dans la gorge, mais toute sa personne bedonnante se trémousse, ballotte, et ses bras, des bras de sémaphore, tracent dans l'air de grandes arabesques. Et cela suffit. La foule a compris. Une immense clameur remplit Beaucaire : « Troun-de-l'air, ils ne l'auront pas ceusses de Tarascon !!!... » Et l'on se sépare content ; il leur en faut si peu, dans le Midi !...



. Quel est donc cet homme à l'allure farouche qui passe ainsi le pont et se dirige vers Tarascon ? Quel est donc cet homme ténébreux qui, malgré le *gras soleil* provençal est si bien caché par un grand manteau noir, que c'est à peine si on lui aperçoit le bout du nez ?. . On dirait... on dirait que c'est le maire de Beaucaire : Marius Angoulevent

Et cet autre qui s'avance avec un cliquetis d'armes, avec tout un tremblement de ferraille en méditant de noirs dessein malgré le mistral qui souffle à écorner un... bœuf!... Tremble, Tarascon!.. Je crois reconnaître le brave capitaine des pompiers beaucairois... Tremble, Tarascon... Tremble : Cailbossol se dirige vers toi.

Et ce troisième qui marche en sautillant? L'on dirait qu'il danse sur un air suranné une gavotte des temps anciens ! Il lève la jambe en cadence. Un sourire satanique erre sur ses lèvres. Il est content, il rit et l'air est empesté d'ail... Pauvre Tarascon !... c'est le redoutable chef de l'orphéon de Beaucaire qui va te rendre visite!...

(*Voir la suite page 5.*)

Le Feu d'Artifice Libérateur



Cette année-là, la Fête nationale du 14 Juillet battait son plein, favorisée par un temps superbe, sous les rayons ardents d'un soleil de victoire.

Dans les rues une foule compacte, bruyante et poussiéreuse promenait comme dans un enivrement de liberté chèrement reconquise la joie et l'entrain d'écoliers turbulents échappés à la férule d'un trop sévère surveillant de collège.

Hommes, femmes, enfants s'en donnaient à cœur joie; c'était un débordement inouï de chants, de cris et de danses, et aux sons cuivrés et stridents d'occasionnels orchestres en plein vent, Paris, Paris tout entier n'était plus qu'une immense foire patriotique, qu'un grand bal monstre, un gigantesque galop échevelé!

Quelques coins de la ville cependant ou trop retirés et trop déserts ou même trop somptueusement bâtis d'hôtels particuliers semblaient comme malgré eux se tenir à l'écart de tout tapage comme de toute gaîté et rien ne venait les réveiller de la torpeur et du silence dans lesquels ils restaient d'ordinaire endormis.

En haut de la butte Montmartre dont toute la population d'ailleurs était depuis le matin dévalée vers le centre comme la houle semble courir vers la haute mer, les ruelles habituellement vouées à la solitude et à la mauvaise herbe qui en verdissait les pavés cahoteux, ne voyaient pas se modifier, même en ces fêtes, leur aspect triste et morne.

Une femme pourtant s'engageait dans l'une d'elles et s'introduisait rapidement dans une des bicoques souffreteuses qui en constituaient uniquement les habitations, si l'on peut toutefois donner ce nom aux masures immondes, véritables prisons de la misère dont un trop grand nombre déshonore encore aujourd'hui notre capitale.

Cette femme, plutôt sordide, au visage bassement ravagé par l'ivrognerie, avait tous les dehors d'une mégère avinée.

Elle s'engouffra d'une allure quelque peu incertaine dans l'étroit couloir empuanti, passant le plus rapidement que lui permettaient ses jambes mal assurées, devant la loge de la concierge, et s'engagea dans l'escalier raboteux qui conduisait à leurs deux étages, les malheureux locataires assez infortunés pour être obligés d'abriter leur misérable existence dans cette affreuse bâtisse démantelée. Parvenue au haut des marches mal assujetties, en s'aidant tant bien que mal à la corde poisseuse et vermoulue qui faisait le piètre office de la rampe absente, elle souffla, regarda en arrière comme pour s'assurer que personne autre qu'elle n'avait pris le même chemin, et se dirigea vers une sorte d'échelle de meunier dressée sur l'un des côtés du palier pour aboutir à une trappe ouvrant de toute évidence sur le grenier.

Elle monta, se cramponnant aux échelons, souleva de la tête les planches mal assemblées de la trappe et fut dans le grenier.

C'était une soupente, sous les toits, dont la charpente écrasée et fléchissante ne permettait pas à un être humain de s'y tenir debout, et où on ne pouvait s'introduire qu'en rampant sur les genoux.

L'obscurité y était complète et l'œil encore imprégné de la lumière du dehors ne pouvait rien distinguer.

La femme ne chercha pas tout d'abord à voir, mais prêta l'oreille pour écouter.

Un souffle, un halètement, un rien troublait à peine un silence de mort dans le taudis.

Presque affalée sur le plancher, la femme abaissa la trappe avec précaution pour en éviter le heurt, tira de sa poche une lanterne sourde qu'elle alluma et, à la falote clarté d'une mèche vacillante, explora le taudis.

Sur un amas innommable de paille pourrie et de détritus de toutes sortes, apparaissent alors à ses regards soudain chargés d'une haine violente et manifeste, les corps enlacés de deux petits êtres dont des loques repoussantes voilent à peine le corps nu et décharné.

Deux enfants! oui, deux enfants sont là, au milieu de ces ordures: deux bambins, une fillette, un garçonnet, dorment d'un sommeil épuisé.

La femme rampe jusqu'à eux, les agite brutalement; un double cri d'effroi et de douleur secoue la maigre poitrine des deux petits martyrs.

— Ça vit toujours! grogne l'horrible créature, — c'est pourtant pas ce que je leur donne à manger! et d'un geste coléreux, elle prend dans le cabas qui pend à son bras un croûton de pain qu'elle laisse tomber près d'eux, non pour apaiser leur faim, mais bien plutôt pour prolonger leur martyre.

— Mauvaise graine!

Et soulevant à nouveau la trappe, elle éteignit la lanterne et se retira comme elle était venue, avec l'épouvantable conscience du forfait accompli.

C'était leur mère!

En ville la fête de jour s'achevait.

Et bientôt, s'embrasant comme à un mot d'ordre magique, les palais, les monuments projetaient dans le ciel assombri des lueurs enflammées et illuminaient les nuages eux-mêmes.

Reposée, rafraîchie, et restaurée la foule prenait alors le chemin des quatre coins de Paris et se concentrait par parties autour des emplacements que l'affiche officielle désignait au public pour les feux d'artifice et de joie.

Un de ces feux d'artifice se tirait sur la butte Montmartre, bien en vue des groupes compacts qui s'écrasaient au bas et aux fenêtres des maisons d'alentour.

Les détonations succédaient aux détonations, réveillant au cœur des hommes un peu de cette humeur belliqueuse que tout Français garde en soi et qu'on y retrouve toujours quand parle la poudre, — fût-elle poudre de chasse; les fusées succédaient aux fusées, irradiant la nuit de leur traînée lumineuse.

Deux braves ouvriers, deux couvreurs, l'un connu sur les chantiers sous le nom de Titi-la-Gouttière et l'autre sous le sobriquet pittoresque de Brin-de-Zinc remontaient à ce moment le versant nord de la Butte qu'ils avaient résolu d'escalader pour couper au plus court et rentrer à Paris après une journée quelque peu vagabonde à travers les guinguettes des environs. Bras dessus, bras dessous, se soutenant l'un l'autre quand ils trébuchaient trop dangereusement sur les aspérités du sol, ils parvenaient non sans peine au sommet de la butte quand une fusée dont la charge ascendante était sans doute mal calculée s'arrêta au milieu de la trajectoire qu'elle était appelée à parcourir et retomba vers le sol avant d'avoir éclaté. Sa chute se produisit à quelques pas de l'endroit où se trouvait nos deux compagnons, sur le toit même de la bicoque dont nous avons parlé, et où elle éclata enfin.

Un violent sursaut manqua nuire à l'équilibre déjà compromis du brave Brin-de-Zinc qui ne put réprimer un de ses jurons familiers.

Le toit brûlait.

Les deux couvreurs, du coup, retrouvèrent leur aplomb et s'élancèrent.

Leurs cris d'alarme ne trouvèrent pas d'écho; personne dans le voisinage, personne dans la maison.

— Si pourtant il y avait un malade, un vieillard, un impotent dans la maison... le temps que les pompiers arrivent... dit Brin-de-Zinc.

— Allons-y voir, répliqua Titi-la-Gouttière, on ne sait jamais.

Deux minutes après, toutes les portes étaient enfoncées, mais sans qu'il se fût présenté personne à secourir et les braves ouvriers, à demi asphyxiés, se retiraient déjà quand des plaintes étouffées parvinrent à leur oreille aux aguets.

En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, ils avaient escaladé le grenier déjà en flammes et redescendaient chacun un précieux fardeau.

Les enfants étaient sauvés.

Recueillis au commissariat de police, personne cependant ne vint les y réclamer. La concierge de la maison incendiée déclara ellemême être fort étonnée qu'on les eut trouvés dans son grenier où elle ignorait leur présence, ne les y ayant pas vus apporter.

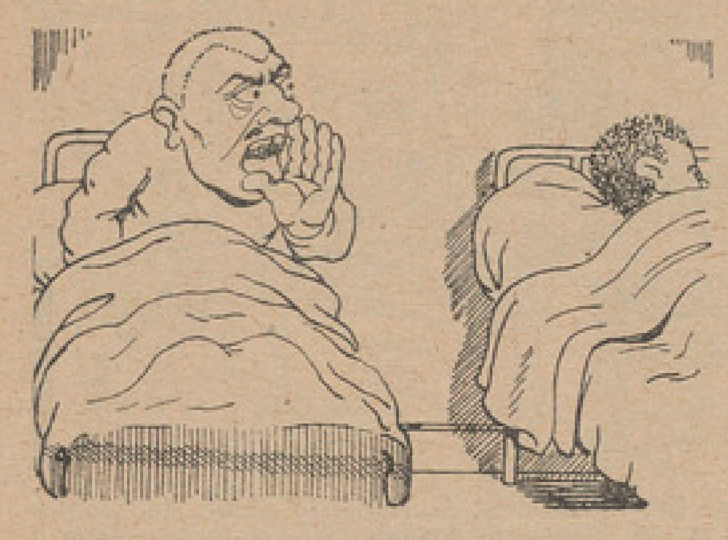
L'enquête fut assez difficultueuse, mais un hasard providentiel se chargeant toujours de faire découvrir les criminels, la mère coupable et dénaturée fut arrêtée pour avoir séquestré et martyrisé ses enfants qui furent confiés à l'Assistance publique.

Quant à Brin-de-Zinc et Titi-la Gouttière, ils reçurent le ruban tricolore; et quand on leur demande ce qu'ils ont fait pour avoir cette distinction, ils répondent simplement :

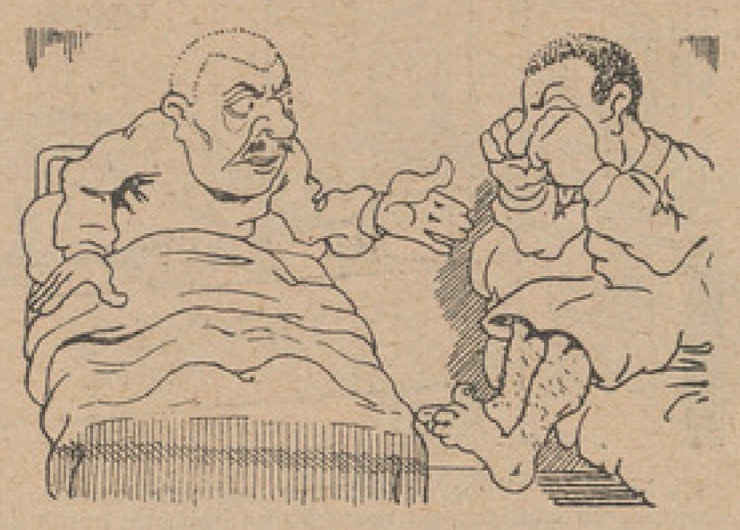
Nous aussi, nous avons pris la Bastille!

A. Pajol.

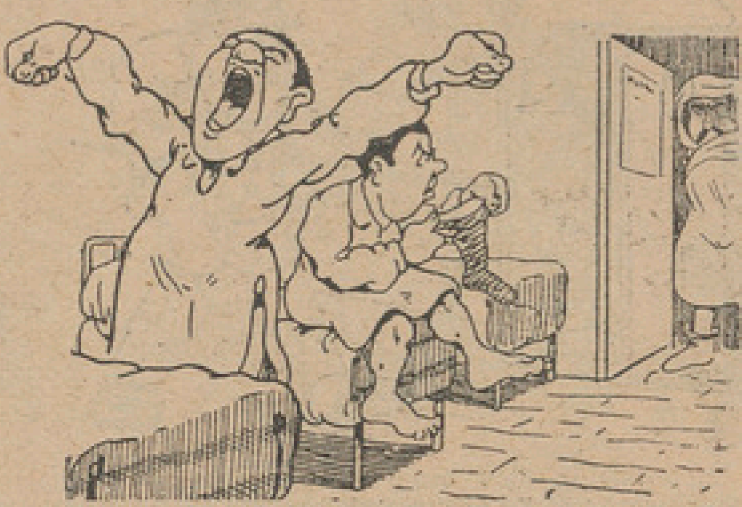
Les Préparatifs de la Revue.



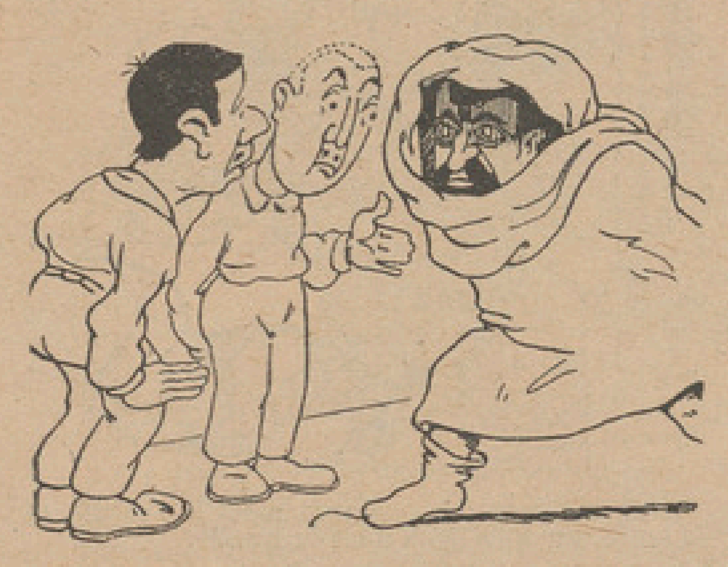
« Debout, là, debout ! » hurle le caporal dans une chambrée de la caserne de Tarascon « Hé bien, Tiroflant, c'est-y pour demain ? Attendez voir un peu : si vous voulez vous faire du lard, j'connais un petit endroit où vous serez très bien ! .. Debout, là, debout !... En vlà t'y des feignasses !... »



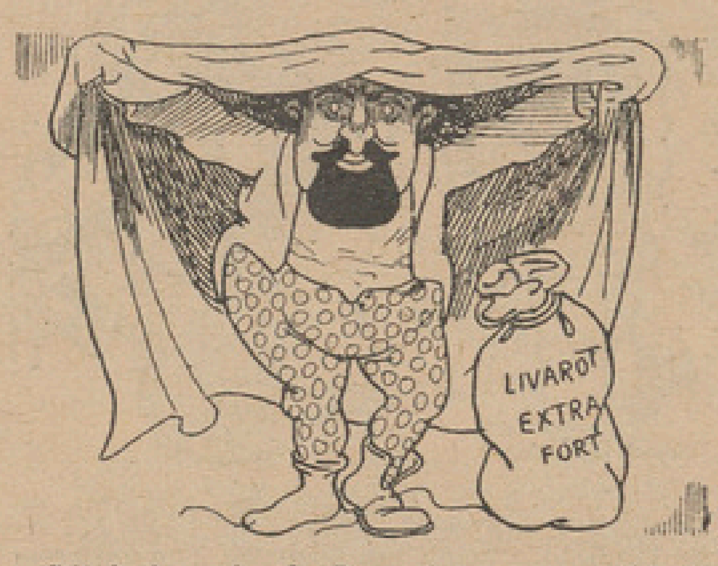
« ... Allons, grouillez-vous et tâchez qu'l'astiquage brille, car vous saurez à savoir que, comme c'est aujourd'hui le 14 juillet, vous allez avoir le grand honneur d'être passés en revue par le sous-préfet et qu'il va falloir que vous épatiez les populations passées, présentes et futures de Tarascon aussi bien que de Beaucaire ! .. »



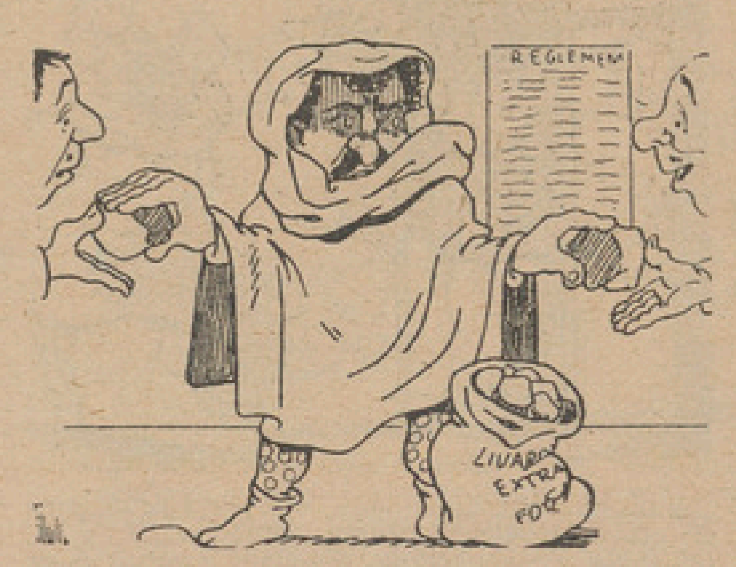
Ayant hurlé à pleine voix ce modèle de littérature oratoire, le caporal tira les couvertures sous son nez et malgré le tintamarre infernal se mit en devoir de *repiquer un somme*. A ce moment la porte de la chambrée s'ouvrit.



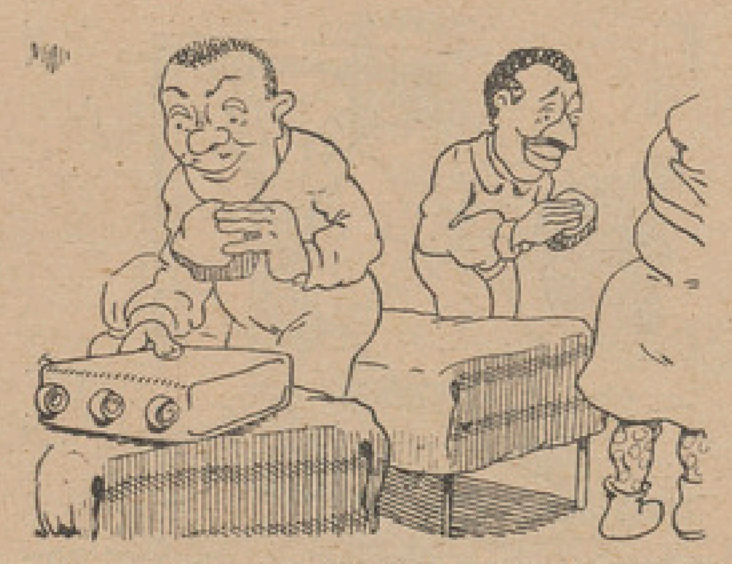
Un homme à l'allure farouche, un homme ténébreux, si bien caché par un grand manteau noir que c'est à peine si on lui apercevait le bout du nez entra



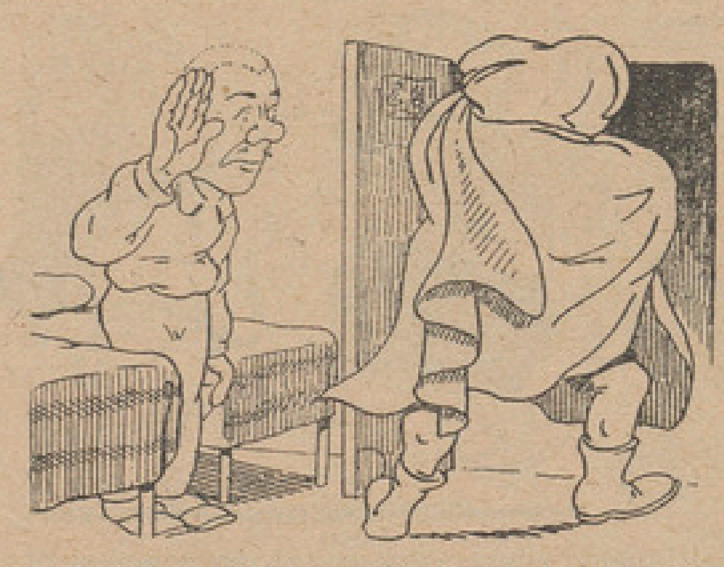
C'était le maire de Beaucaire, le sympathique Marius Angoulevent qui venait rendre visite aux troupes casernées à Tarascon et accomplir une mystérieuse besogne.



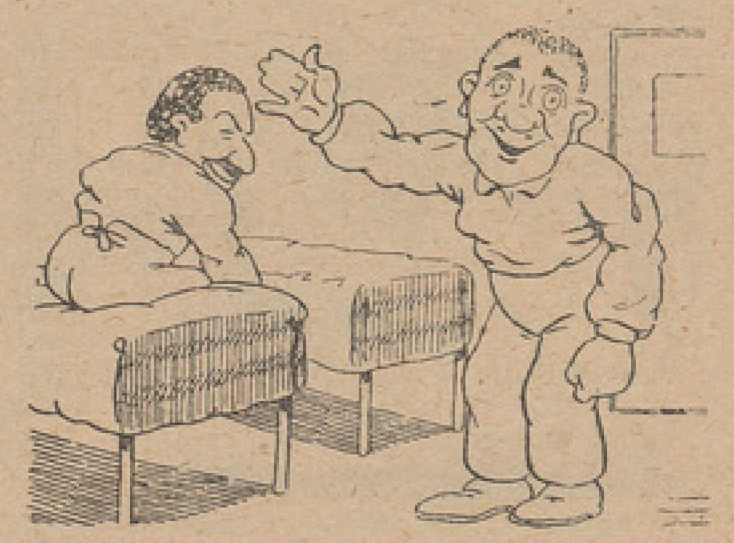
A chaque homme, Marius Angoulevent remettait un petit paquet enveloppé de papier, qu'il prenait dans un grand sac dissimulé sous son ample manteau, tout en lui disant quelques mots à l'oreille.



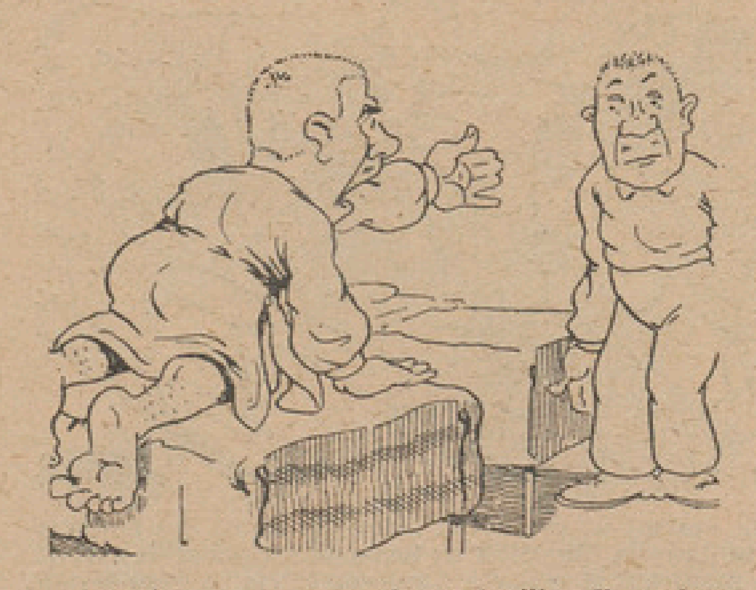
Un large sourire illuminait alors la face du soldat, et le petit paquet était rangé avec soin dans le sac. La distribution fut bieñtôt terminée



Marius Angoulevent sortit alors de la chambrée Sa mystérieuse besogne était finie : dans chaque chambrée chaque soldat avait reçu son petit paquet.



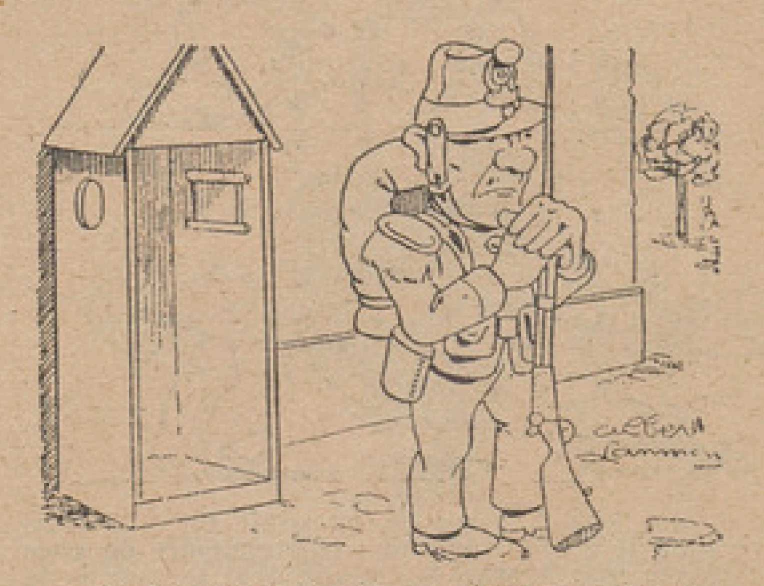
« Tu parles c'qu'il est chouet, l'particulier ! cria Tiroflant après le départ du maire de Beaucaire, tu parles c'qu'il est chouet d'nous faire cadeau à tout un chacun d'un gros morceau d'livarot pour not' dessert ! »



A cet instant le caporal se réveilla. Entendant seulement la fin de la phrase lancée par Tiroflant et se trompant sur sa portée, il rugit : « Insolent, amphibie, j'vais vous apprendre moi à comparer les pieds d'votre supérieur à du livarot »

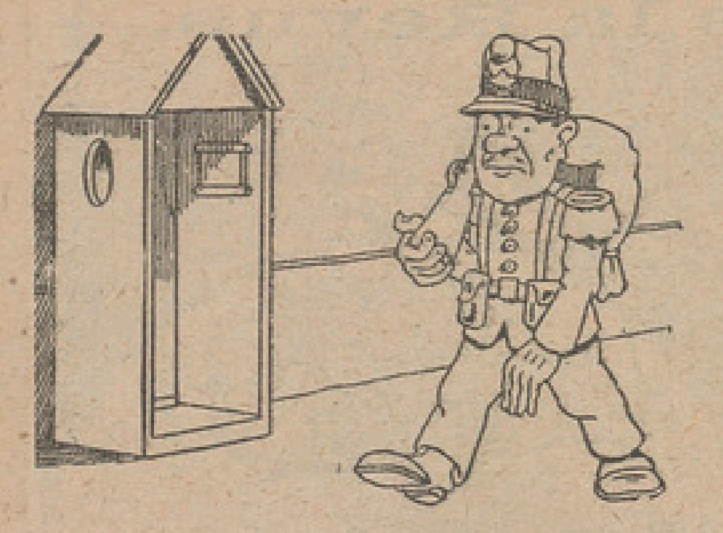


« Oui, vous.. vous entendez, Tiroflant, vous allez m'faire le plaisir de l'amitié d'boucler vot' bazar et d'aller vous mettre en faction devant l'musée ousque l'capitaine m'a commandé de mettre un homme »

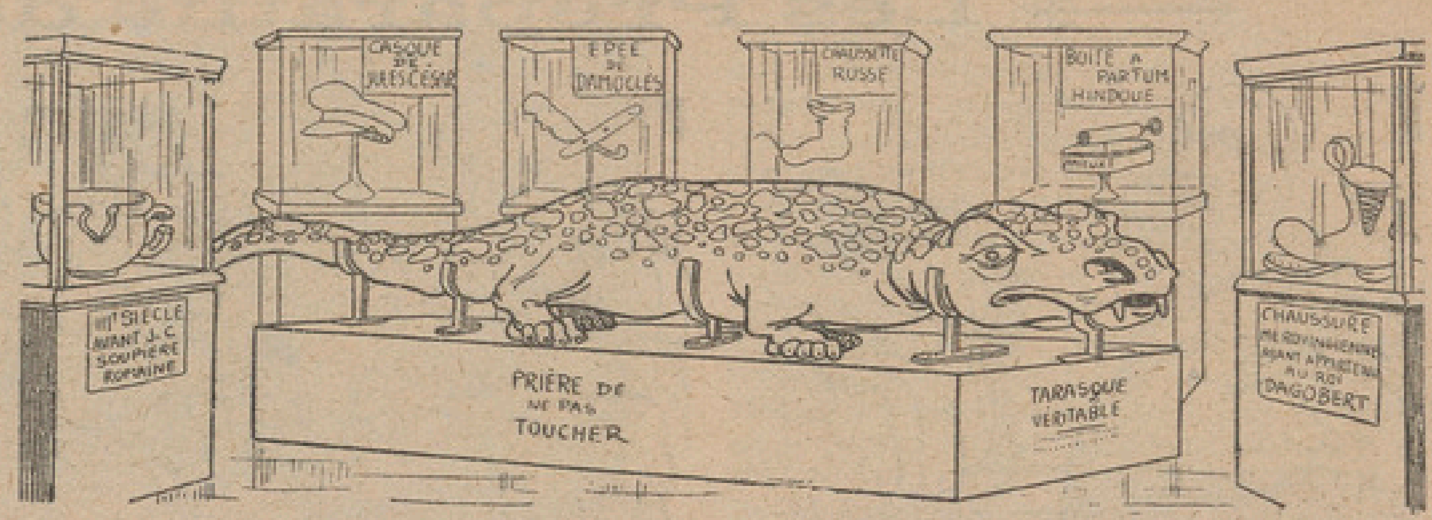


« Tiroflant boucla donc son bazar et s'en fut monter la garde devant le musée de cette bonne ville de Tarascon. Il s'en fut en protéger les immenses, les incomparables richesses, entre autres *La Tarasque*. (*Voir la suite page 6*).

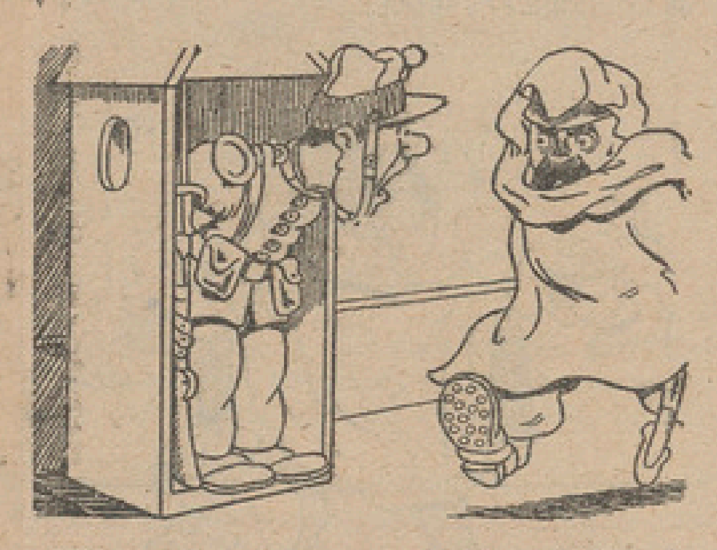
Le Crime.



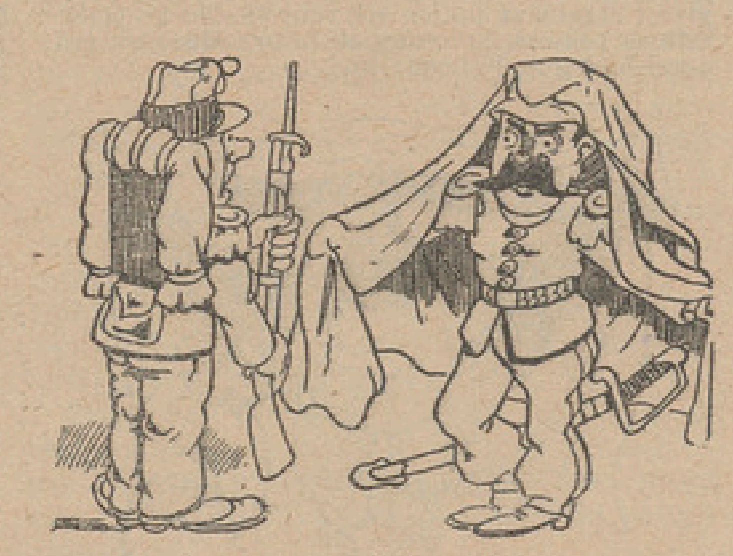
Tiro1 nt gardait donc la *Tarasque*. Au fait, cher lecteur, savez-vous ce que c'est que la *Tarasque* que le musée, vénérable bâtisse du temps du bon roi René, offre à l'admiration de ses visiteurs ?... Parfaitement, je dis à l'admiration, car, d'après les Tarasconnais, qui n'a pas vu la *Tarasque* n'a rien v .



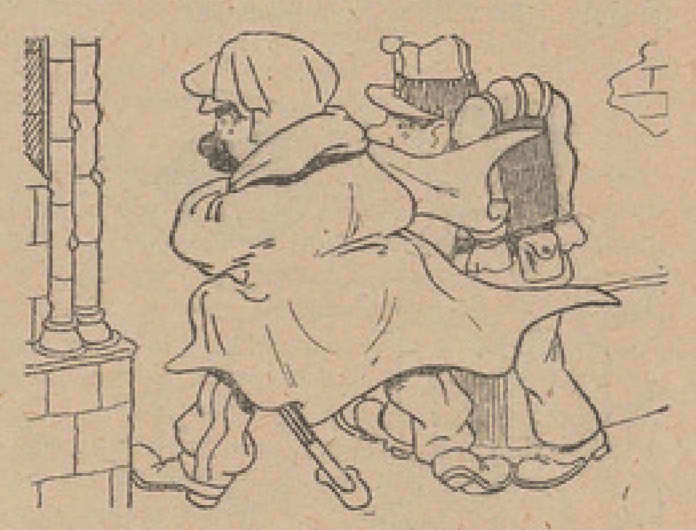
Eh bien, la *Tarasque* est une sorte de grand lézard, ingénieusement fabriqué de paille, de vieilles semelles de souliers, de mousse, de bois, de baudruche, et qui, d'après la légende, dévastait la région il n'y a pas encore bien longtemps. Surtout n'allez pas dire aux Tarasconnais que leur *Tarasque* n'est qu'une fumisterie, ah! mais non! Ils y croient à leur *Tarasque*, bien qu'ils l'aient fabriquée eux-mêmes!... Ils sont étonnants, ces Tarasconnais!



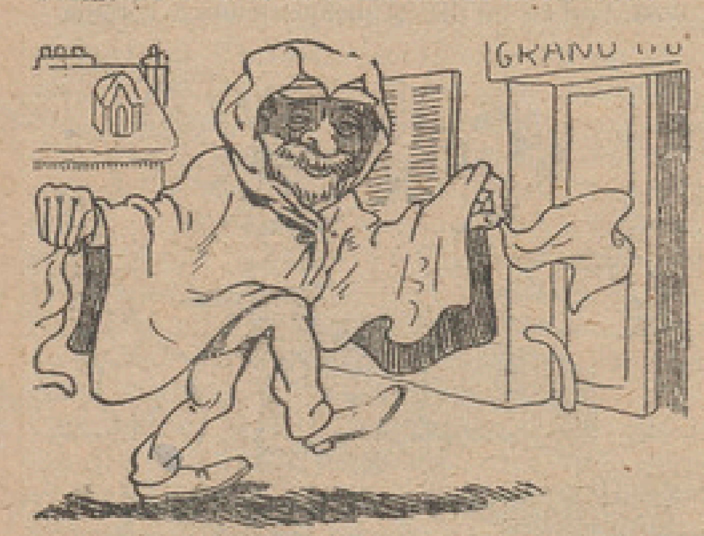
Maintenant, comme vous connaissez la légende de la *Tarasque*, puisque *Tarasque* il y a, revenons à nos moutons. Tiroflant montait donc la garde devant le musée lorsqu'il vit venir vers lui un homme qui s'avançait avec un cliquetis d'armes, avec tout un tremblement de ferraille.



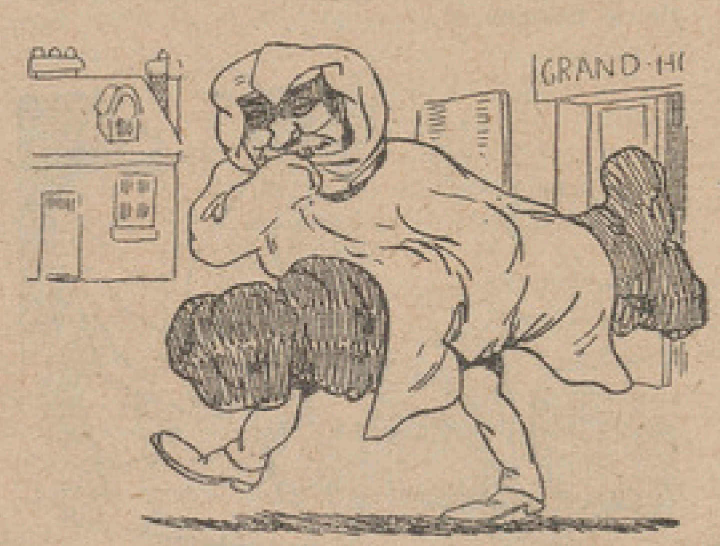
C'était le brave capitaine des pompiers de Beaucaire : Cailbassol. Arrivé à quelques pas de de Tiroflant, il retira son manteau. Son uniforme étincelant de dorure apparut dans toute sa splendeur aux yeux de Tiroflant qui présenta les armes.



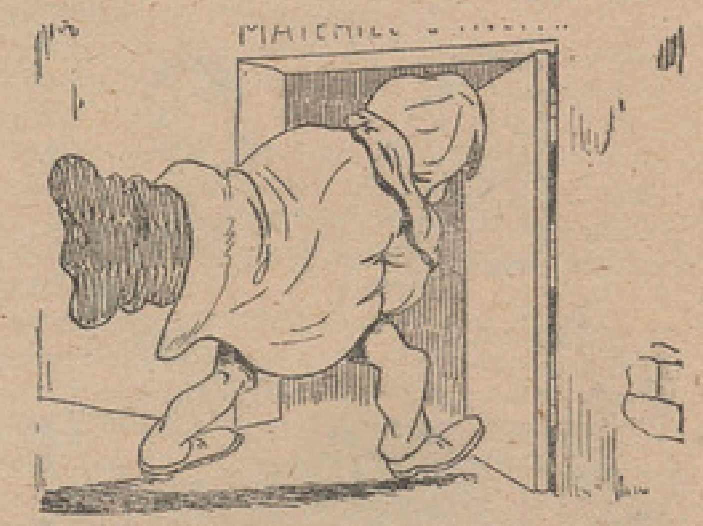
Cailbassol lui dit quelques mots à l'oreille, et ils entrèrent tous deux dans le musée.



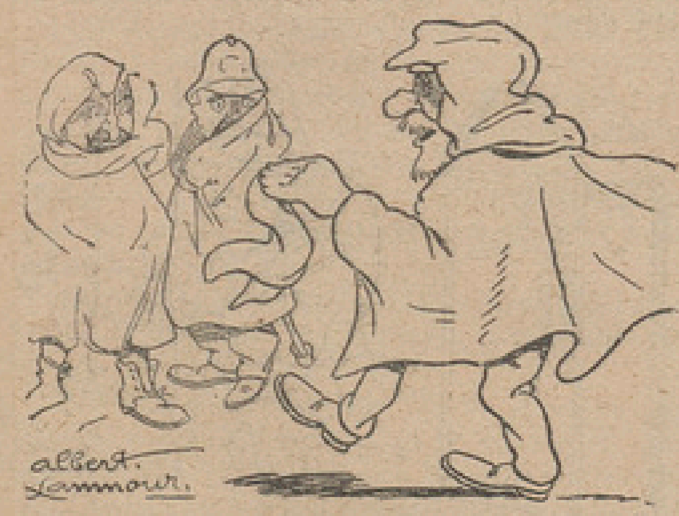
Au même instant un homme, qui marchait en sautillant, entra sous le porche du *Grand Hôtel de la Tarasque*. C'était le redoutable chef de l'orphéon de Beaucaire : le terrible Finegolle.



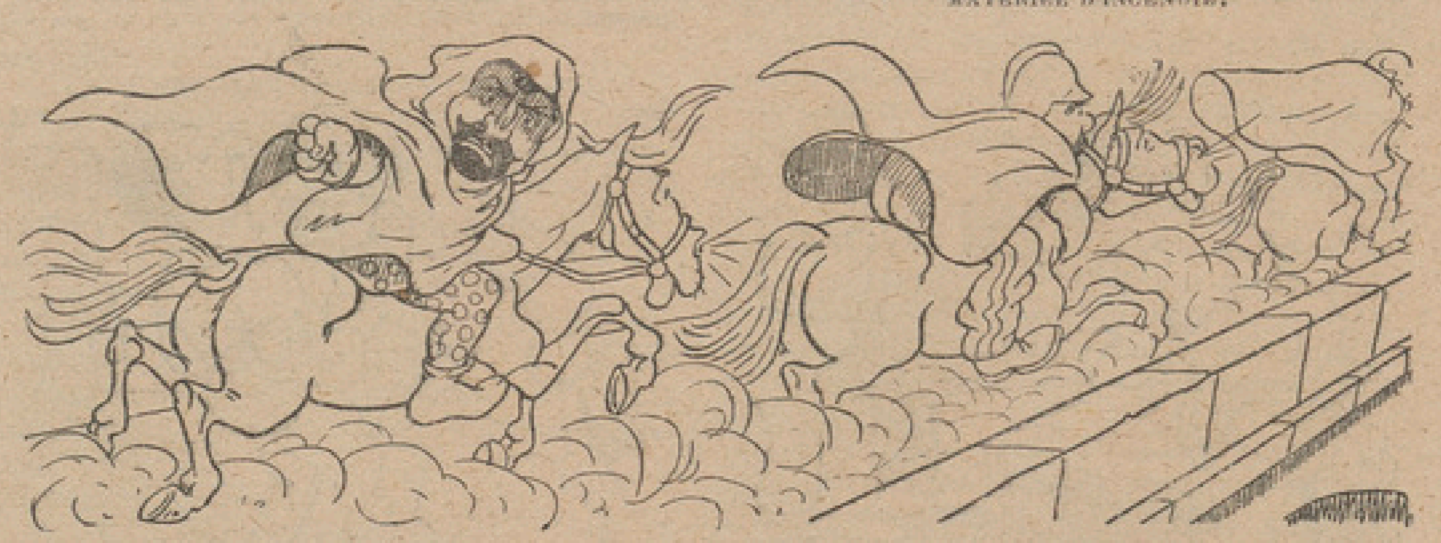
Quelques minutes s'écoulèrent. Enfin il en sortit portant sous son bras un long paquet, entouré de serge verte. Ce paquet avait l'air de gigoter.



M. Finegolle et son paquet entrèrent dans une petite bâtisse située derrière la mairie et sur la porte de laquelle on pouvait lire ces mots : MATÉRIEL D'INCENDIE.



Le terrible Finegolle en sortit bientôt, mais seul. Il n'avait plus son paquet entouré de serge verte sous le bras. Sautillant, il fit le tour de la mairie. Près de la porte qui s'ouvre sur la façade principale il retrouva le maire de Beaucaire et le capitaine de pompiers qui l'attendaient.

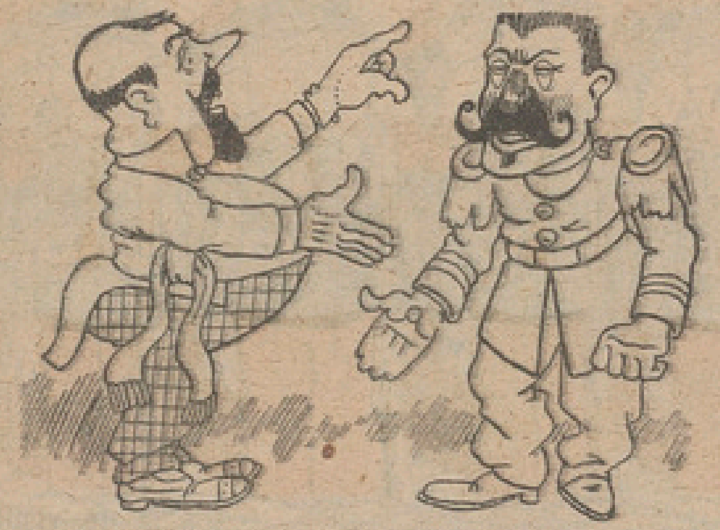


Tous trois sautèrent sur le dos de trois chevaux qui étaient attachés aux barreaux d'une des fenêtres de la mairie. Les chevaux partirent à fond de train dans la direction de Beaucaire. Lorsqu'ils eurent franchi le pont, l'homme ténébreux se retourna et en montrant le poing à Tarascon hurla : « Digo-li que vengue, moun boun! »

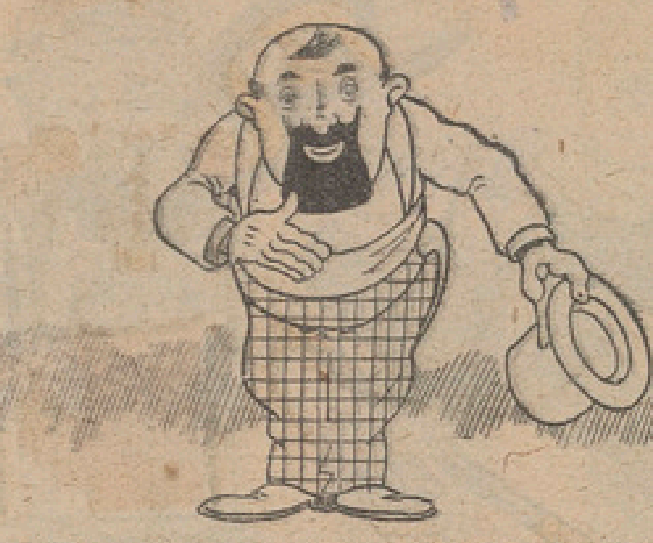
Beaucaire était sauvée, troun de l'air! Ceusses de Tarascon ne l'auraient pas!!!

(Voir la suite page 7.)

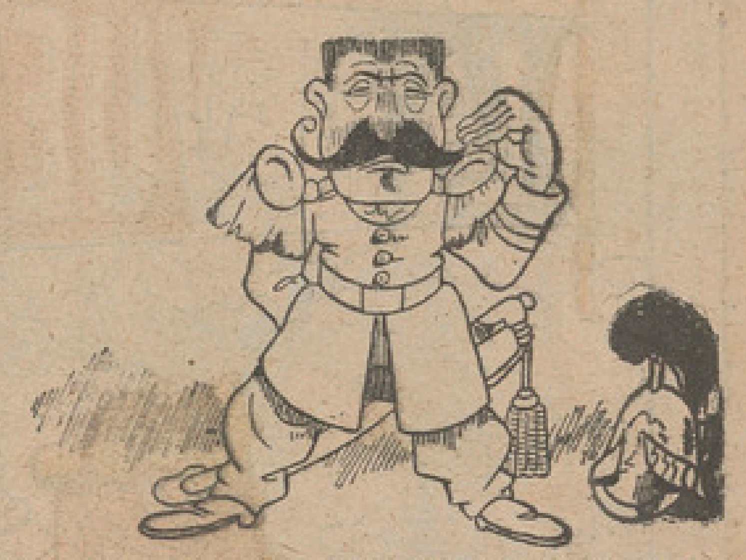
Premières Constatations.



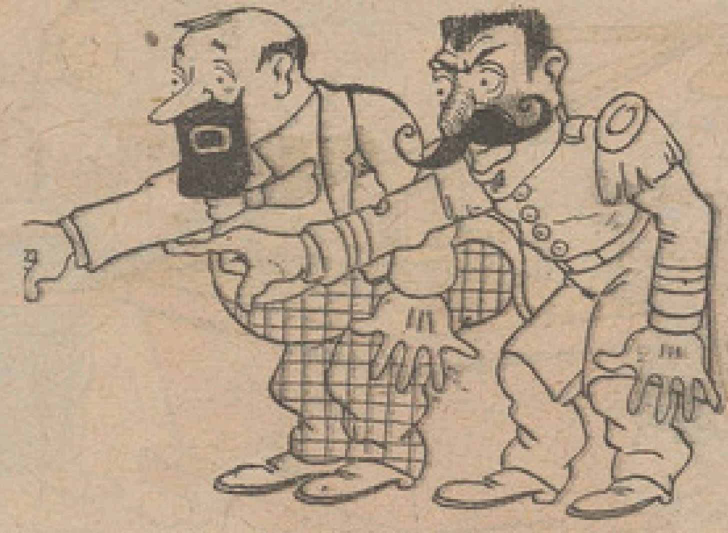
Pendant que nos trois Beaucairois au grand galop passaient le pont pour s'en retourner, deux hommes sortirent de la mairie de Tarascon et, discutant avec animation, s'arrêtèrent sur le perron. Quels étaient ces deux hommes?...



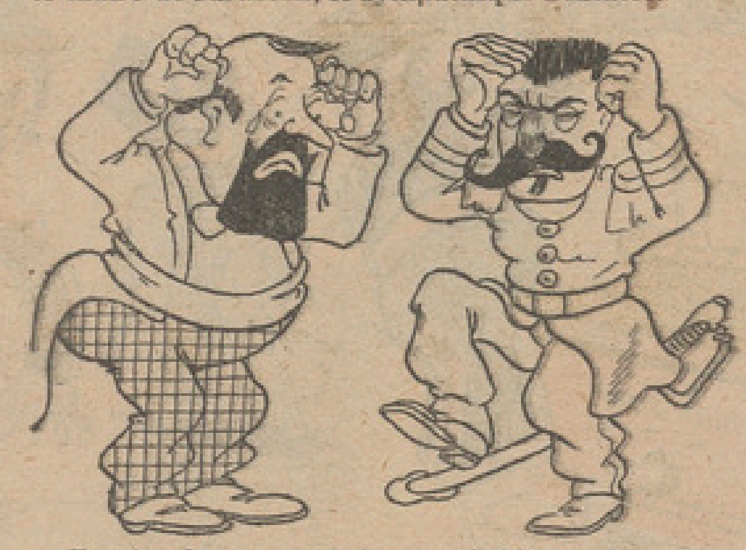
Le plus petit, le gros court, à la figure vermillonnée, au nez cabossé qui ressemblait à s'y méprendre à une carte en relief des Alpes, c'était Monsieur le maire, gros comme le bras, Monsieur le maire de Tarascon, le sympathique Gobiasse.



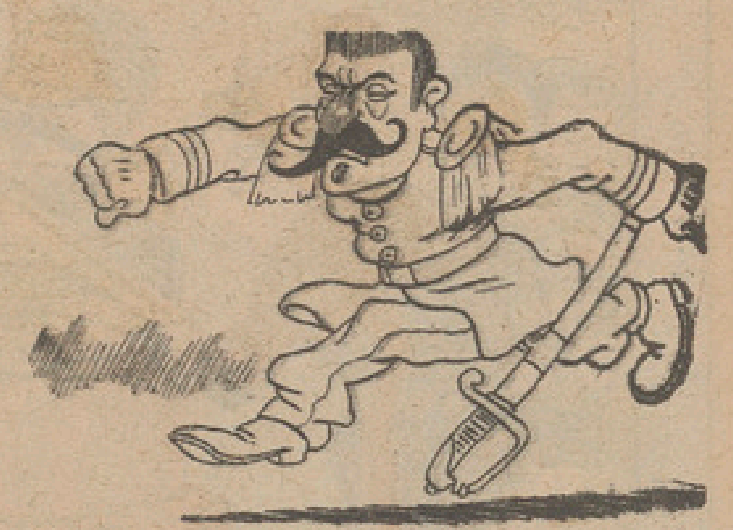
L'autre, tout chamarré d'or, éblouissant, étincelant comme une batterie de cuisine en cuivre poli, c'était le brave, le fougueux, l'impétueux capitaine des pompiers de Tarascon : le capitaine Magguenousse.



Le capitaine et le maire discutaient donc avec animation. Tout à coup, un formidable *Coquin de Dious* lancé par M. Gobiasse interrompit la conversation. « Les chevaux, pécaïre, les chevaux, où sont les chevaux?—Troun de l'air! glapit à son tour le capitaine, que le mistral m'emporte! ils ne sont plus là »



Espoirs déçus!... espérances brisées!.. Ces trois chevaux, les seuls chevaux que possédait Tarascon et qui devaient servir de montures à M. le sous-préfet, au maire et au capitaine de pompiers pour passer la revue, étaient disparus. Le capitaine Magguenousse s'en tirait les cheveux de désespoir. Le maire Gobiasse se bourrait le crâne de coups de poing...



Et puis, autre sujet d'ennuis : le sous-préfet qui n'arrivait pas... Que pouvait bien faire le sous-préfet? Il était 10 heures 12 minutes 1/2 exactement et le sous-préfet n'était pas là. C'était incompréhensible, étonnant, inquiétant. Le capitaine des pompiers résolut d'aller le chercher au *Grand Hôtel de la Tarasque* où il était descendu Il partit à grandes enjambées.



... et revint à grandes enjambées seul, tout en sueur. Le sous-préfet n'était plus à l'hôtel de la Tarasque Le brave capitaine était entré dans la chambre que ce digne fonctionnaire occupait. La chambre était vide, et personne n'avait vu le sous-préfet sortir de l'hôtel!..



Où était donc passé le sous-préfet?.. Mystère. Déjà on entendait les roulements des tambours et les sonneries guerrières des clairons Il était inutile d'attendre plus longtemps. Tristement M. le maire et le brave capitaine des pompiers enfourchèrent les deux ânes qu'on avait amenés pour remplacer les chevaux disparus et s'acheminèrent vers le terrain de la revue



Sur leur route ils rencontrèrent une foule énorme de Tarasconnais. Les couplets héroïques de la *Marseillaise* se mêlaient à ceux du *Chant du départ*, ou bien encore, ô ironie des choses! à ceux de la chanson: *En r'venant d'la r'vue!* Toute une marmaille, courant, trébuchant, soufflant, chantant, portant drapeaux et lampions, suivait avec peine les papas et les mamans courbés sous les poids des victuailles..



Maintenant, cher lecteur, si vous vous voulez avoir le plaisir d'assister à la magnifique, à l'inoubliable revue du 14 juillet qui se prépare en deçà des murs de Tarascon, prenez seulement la peine de tourner la page et vous serez satisfait.

(Voir la suite pages 8 et 9)



(*Voir la suite page 12*).

LE 14 JUILLET DES RAVIGOTTE

Depuis la veille au soir le très noble baron de la Ravigotte ne dérageait pas.

Il était au paroxysme de sa crise annuelle du 14 juillet.

Cela le prenait régulièrement le 13 juillet dans l'après-m[illegible] en voyant les derniers préparatifs de la fête et en lisant le programme de la revue de Longchamps pour le lendemain.

Alors, d'un seul coup, il lâchait en torrents toutes les malédictions et tous les anathèmes qu'il débitait à dose régulière, dans le courant de l'année, contre cette sale République, ce gouvernement de va-nu-pieds, la canaille populaire... enfin toute la lyre des salons aristocratiques du noble faubourg.

Non! qu'est-ce que cette pauvre Marianne prenait pour son rhume chez le baron de la Ravigotte entre le 13 et le 15 juillet.

Et Marianne n'était pas la seule à écoper.

La baronne de la Ravigotte, son épouse, et ses deux charmantes filles, Hélène et Christiane de la Ravigotte, qui n'étaient pourtant pas moins bonnes royalistes que leur époux et père en attrapaient autant et même beaucoup plus que la pauvre République. Car enfin la brave Marianne, son bonnet phrygien sur la tête, avait l'air de prendre encore assez gaîment son parti de la mauvaise humeur de M. le baron. Et ça ne l'empêchait pas, tandis que M. le baron de la Ravigotte pestait dans son cinquième étage de la rue de la Tour, à Passy, de présider triomphalement sous le soleil d'or de juillet aux flamboyants défilés militaires et à la joie du peuple débordant dans toutes les rues et les places publiques.



Mais pour Mme et Mlles de la Ravigotte obligées d'essuyer à quatre pas la colère et les cris de rage de M. le baron, le 14 juillet n'était vraiment pas folâtre et les pauvres femmes ne savaient littéralement où se fourrer pour éviter les éclats de sa fureur.

Pour comble de malheur, le petit café qui végétait dans l'immeuble où M. le baron de la Ravigotte abritait sa fidélité au roi, ce sale petit café n'avait-il pas eu l'idée de profiter de la fête pour corser un peu ses recettes?

Et sans respect de son aristocratique voisinage, il avait eu l'insolence de dresser une estrade sur le trottoir et d'y établir une clarinette un violon et un trombone.

Du coup M. le baron était entré en frénésie. Entendre pendant vingt-quatre heures la clarinette et le trombone du café souffler la *Matchiche* et *Viens, poupoule!* pour célébrer la prise de la Bastille, c'était trop pour un Ravigotte dont trois ancêtres avaient été les intendants de la garde-robe de nos rois.

Toutes les demoiselles de boutique du quartier et même leurs mamans étaient accourues à l'orchestre. La boulangère, la modiste et ses pensionnaires, les dames des *fruits et primeurs*, aux bras des commis du voisinage, se trémoussaient, gigotaient, martelaient le pavé de leurs valses et de leurs quadrilles, ayant l'air de se soucier de Louis XIV et de la Sainte Ampoule comme de leur premier gilet de flanelle.

Le baron de la Ravigotte, en regardant le portrait d'un de ses ancêtres tout bardé de fer, s'était senti pris d'un mâle accès de courage. Il avait sonné Justine et s'était fait apporter sa canne. Et tout en exécutant des moulinets préparatoires qui avaient démoli une rangée de porcelaines sur le buffet il s'était dirigé vers la *canaille*.

La baronne s'était précipitée au-devant de son époux et avait arrêté son élan en lui faisant judicieusement remarquer que la *canaille*, sans respect du droit de haut et basse justice inscrit dans leurs parchemins, pourrait peut-être détériorer la physionomie du dernier chef de la branche aînée des Ravigotte. Sans compter qu'un garde municipal qui faisait sauter la petite apprentie de la fleuriste serait bien capable aussi de l'emmener au violon.

L'idée de passer la nuit de la prise de la Bastille sur la planche du poste entre deux poivrots qui lui taperaient sur le ventre refroidit les ardeurs combatives du baron.

De dépit, il se rattrapa sur Justine qui remontait de chez le boucher en rapportant un petit éventail en forme de drapeau tricolore. D'un bond il s'était jeté sur la bonne lui arrachant l'emblème révolutionnaire et il le piétinait en braillant que chez les Ravigotte on n'arborait que le drapeau blanc!

Justine, épouvantée, avait filé à ses fourneaux, tandis que ces dames de la Ravigotte pour éviter l'orage, s'étaient enfermées dans le salon.

Derrière les persiennes closes dans le jour lugubre qui filtrait elles s'assirent, mornes et muettes, le cœur grossi par la rumeur de la fête qui montait de la rue et qui semblait railler leur tristesse.

En bas l'orchestre faisait toujours rage.

Vers cinq heures du soir, comme des régiments rentrant de la revue mêlaient à la joie populaire leurs fanfares martiales, le baron, poussant brusquement la porte du salon parut sur le seuil.

Ces dames reconnurent à son visage qu'il avait pris une résolution héroïque.

Et en effet le baron de Ravigotte venait de décider de faire avec sa famille une sortie en masse. Puisque la maison n'était plus tenable il n'y avait qu'à l'abandonner.

Ces dames passeraient les premières. Lui, comme le chef de la citadelle, quitterait la place le dernier.

— J'en ai assez, leur dit-il de cette orgie crapuleuse. Nous allons demander à dîner à ma tante de la Houspignolle. J'espère que la saturnale populaire n'a pas envahie encore le noble faubourg. Partez en avant avec la bonne pour prévenir ma tante et l'aider. Je vous rejoindrai quand je me serai rasé et habillé.

Les dames ne se firent pas prier, joyeuses au fond de quitter le maussade et sombre logis pour aller respirer dans le grand air et dans la lumière du dehors.

Un instant après, dans leurs claires toilettes d'été, elles descendaient les cinq étages de la maison en compagnie de Justine.

Au bout d'une heure le baron, soigneusement rasé, pomponné, dégringolait à son tour l'escalier d'un pas rageur, bien décidé à fendre la foule dansante en coup de vent et à la foudroyer au passage de son regard méprisant.

Mais sur le seuil de la porte, le noble baron de la Ravigotte, au spectacle qu'il vit, faillit tomber à la renverse.

Ahuri, hagard, il chancela et s'affala sur une des chaises du café destinées aux danseurs en peine de se rafraichir.

Là, à quatre pas devant lui, la baronne, ses deux filles et Justine tourbillonnaient dans un cake-walk effréné aux bras de solides gaillards qui les entrainaient aux mouvements de l'orchestre.

Sans le consulter, le garçon apporta un bock qu'il avala d'un trait machinalement tandis que ses yeux en boule de loto continuaient de suivre les ébats de ces dames. Du cake-walk, elles avaient passé à la valse et se lançaient maintenant avec intrépidité dans une polka à quatre temps.

Une heure durant le baron de la Ravigotte resta sur sa chaise, la bouche ouverte, les yeux agrandis, es-



sayant de comprendre, incapable de bouger ni de dire un mot.

L'explication n'était cependant pas bien compliquée. Au moment où sa famille avait surgi dans la rue quatre gaillards barbus s'étaient emparés des pauvres femmes décontenancées, ravies au fond de la violence et les avaient entrainées dans un galop infernal.

La folie giratoire avait rapidement gagné les dames de la Ravigotte. En trois tours de valse elles avaient complètement oublié les grands principes de la monarchie, la fidélité au drapeau blanc et toutes les prérogatives attachées aux parchemins des Ravigotte. Elles n'étaient plus qu'au plaisir de la danse, à la joie du mouvement.

Peu à peu, en voyant sa femme et ses filles, une heure auparavant tristes et mornes, à présent toutes rouges d'émotion et de gaité, un travail s'opéra dans le cerveau paresseux du noble baron. Il comprit que les temps étaient changés, que ses parchemins n'empêchaient pas que sa femme et ses filles ne fussent des êtres de chair et d'os comme les danseurs de la rue.

Le voile s'était déchiré, la vieille Bastille des préjugés s'était écroulée tout d'un coup dans l'esprit du dernier des Ravigotte.

Et comme une grosse dame passait à cet instant devant sa table, la poitrine haletante et paraissant chercher son cavalier égaré, le baron de la Ravigotte se leva, prit la taille de la dame et bravement bousculant les couples enlacés, il l'entraina dans la ronde des danseurs.

BUFFALO.



ANECDOTES

Logique.

Un professeur d'histoire, chargé de l'examen des candidats à la licence, demande à l'un de ceux-ci : « De combien de coups de poignard César fut-il frappé ? » Le



candidat ne savait que répondre. Mais l'examinateur ne démordait pas de sa question : « Si vous ne le savez exactement, dit-il, donnez au moins un nombre approximatif. » Dans son embarras, l'élève songea au chiffre de l'année et s'écria : « 1905. — Grand Dieu ! interrompit le professeur, comment pouvez-vous indiquer un pareil nombre ! Mais César n'aurait jamais pu le supporter ! — C'est bien pour cela qu'il est mort, » répond le malheureux, troublé.

Un juge modèle.

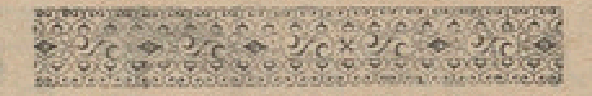
Toute l'Amérique s'occupe actuellement du noble scrupule d'un juge de Toledo (Etat d'Ohio). Ce juge, M. Thomson, sortant un peu éméché d'un banquet, avait fait quelque peu du vacarme dans les paisibles rues de la ville.



Pour donner un exemple d'impartiale justice, il a, le lendemain, porté plainte contre lui-même et s'est publiquement condamné à vingt-quatre heures de prison pour tapage nocturne, sa qualité de magistrat ayant, à ses yeux, aggravé un délit généralement passible d'une simple amende. M. Thomson a aussitôt purgé sa peine. Les administrés lui ont fait une ovation enthousiaste à l'expiration de ses vingt-quatre heures d'expiation.



— Sergent, j'ai idée que pas mal de bonshommes ont sauté le mur ; vous allez me faire contre-appel dans les chambres, et tous ceux qui seront pas là, vous les ferez descendre à la boîte.





— Non, vraiment, rien pour le moment : mes hommes-sandwich sont au complet.

— Vous avez tort de ne pas nous choisir : on a le physique de l'emploi, puisqu'on est natif tous deux des îles Sandwich !...



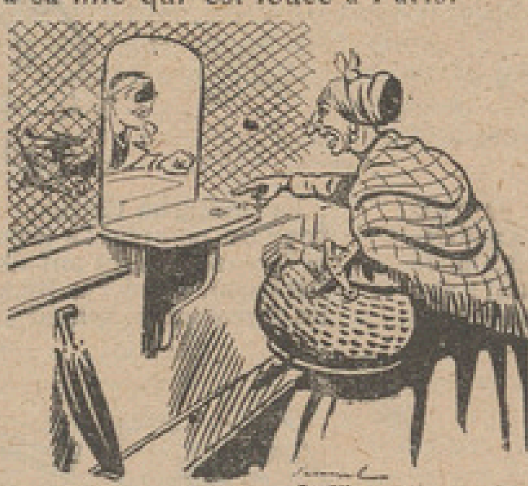
— Pour occuper cette place, il faut une certaine instruction... Dites-moi, mon garçon, avez-vous fait des études ?..

— Oh ! là là ! je comprends ! Déjà presque tous les notaires de Paris !...

ANECDOTES

Bonne femme.

Une bonne femme se présenta un jour au bureau de poste et demanda au guichet ce qu'il faut faire pour affranchir une lettre qu'elle envoie à sa fille qui est louée à Paris.



L'employé lui tendit un timbre et réclama 10 centimes.

Huit jours après, elle revint furieuse. Sa fille a payé double taxe. Et reconnaissant l'employé, elle s'écrie : « Voleur ! c'est toi qui as gardé l'argent ! »

L'autre la regarde effaré.

« Et la preuve, ajouta-t-elle en brandissant le timbre-poste, c'est que voilà le reçu que tu m'as donné.

Une bonne précaution.

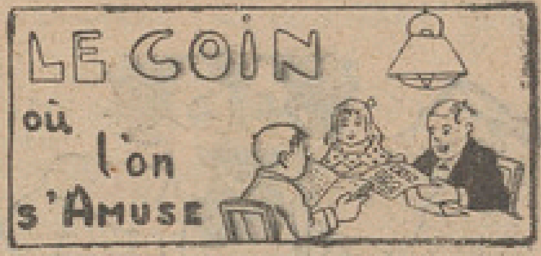
On devait procéder dans une petite ville du Languedoc au nivellement d'une route communale. Le géomètre arrive avec tout son attirail professionnel ; il mesure, repère et finalement plante, non sans peine, des



jalons. Sa tâche terminée, il se rend chez le maire de l'endroit, et lui recommande : « Comme c'est demain dimanche, on ne travaillera pas ; je vous prie donc de bien veiller à ce que les piquets ne soient pas volés. — C'est bon, répond l'autre, il sera fait selon votre désir. »

Le lundi suivant, le géomètre revient pour reprendre le travail, mais, horreur ! les piquets ont disparu ! « Où sont les piquets ? » demande-t-il au maire. Et celui-ci de répondre d'un air malin : « Je les ai fait déposer dans la mairie, pour être plus sûr qu'on ne les volera pas. »

Tête du géomètre !



SOLUTIONS DES DIVERS AMUSEMENTS DU NUMÉRO 13.

ENIGME. — Broche.
CHARADE. — Hippopotame.
CASSE-TÊTE. — Agathe-Wladimir.
LOGOGRIPHE. — Dé, Don, Dent, Démon.
MOTS CARRÉS.

I N D R I
N I A I S
D A N S E
R I S E R
I S E R E

UN PEU D'HISTOIRE. — Les Francs.

1er CALEMBOUR. — Quand la porte est ouverte.

2e CALEMBOUR — D'Asie, car elle a le son perçant (persan).

RÉBUS. — Qui trop embrasse mal étreint.

Enigme.

On peut me voir sur la charrette,
Egalement sous l'escalier.
Seulement, petite coquette,
Tâche de ne pas l'oublier,
Malgré que tu sois joliette,
Je suis ton père nourricier.

Charade.

Mon premier est une voyelle.
Mon second également.
Mon troisième un rôti
Mon quatrième un outil de charron.
Mon tout s'élance dans les airs d'un vol incertain.

Casse-tête.

(Dans ces lettres trouvez deux prénoms)
a a e g i i l l m n o r w

Logogriphe.

Mes deux premiers pieds ne changent pas.
Ajoutez-m'en un : je ne fais pas de bien.
Ajoutez-m'en deux : je suis du sexe masculin.
Ajoutez-m'en trois : on m'emmène en voyage.

Mots carrés.

1. Un prénom féminin.
2. Une couleur sombre.
3. Une grande ville de France.
4. Plante des pays chauds.

Calembours.

— Quel est le genre d'esprit qui convient le mieux pour deviner un calembour ?

— Qu'est-ce que les bœufs font à Paris ?

(Solutions dans le prochain numéro.)

RÉBUS

Trouver trois prénoms.



(Solution dans le prochain numéro.)

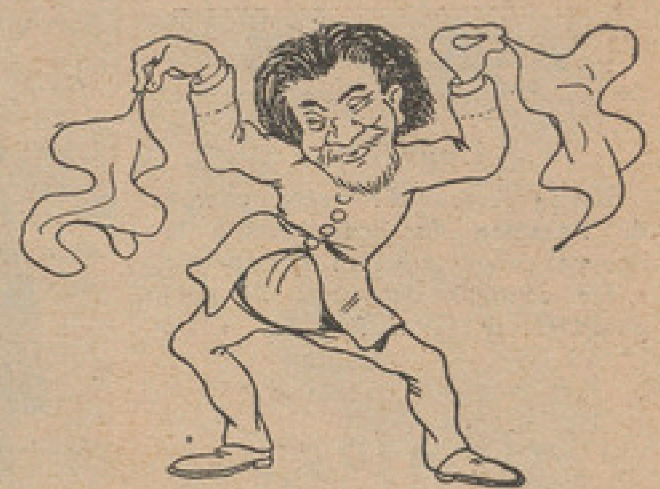
La Vengeance de Tarascon.



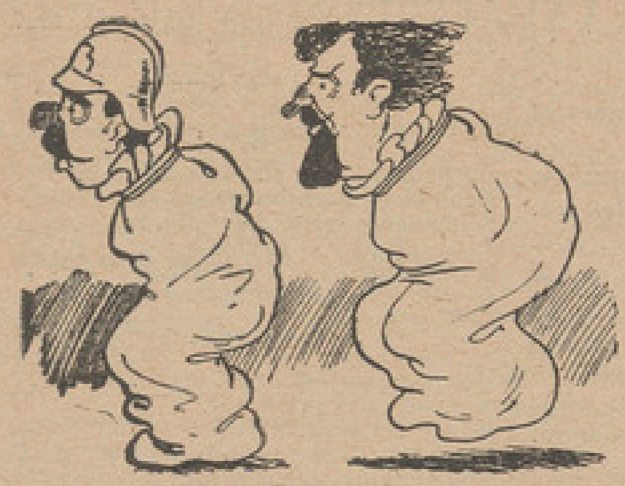
Et à Beaucaire, pendant ce temps, que se passait-il à Beaucaire ?.. Et pardi, l'on riait à Beaucaire, l'on se fichait de ces pauvres Tarasconnais. M. le maire, le sympathique Angoulevent, exultait : son tour de livarot avait réussi à merveille ; ceusses de Tarascon seraient forcés de se faire désinfecter !



Le capitaine Cailbassol, lui, explosait, chose rare pour un pompier : « Qu'en dites-vous, mon bon, de la Tarasque ? En ont-ils une frousse, ceusses de Tarascon, being ? .. Hé bé, voilà comme je les fais les farces, moi, quand je m'en mêle !... »



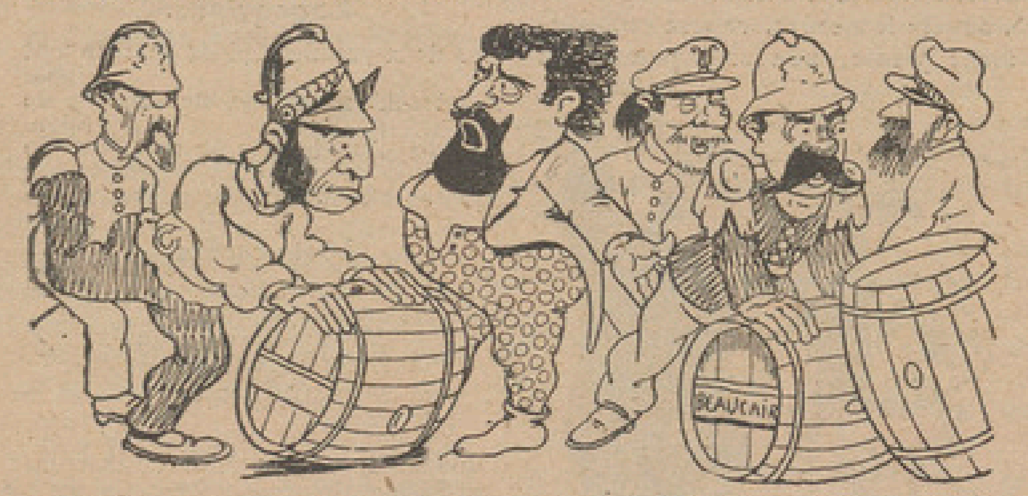
Quant au chef de musique Finegolle, il ne se ménageait pas les compliments : « Mon cher, en deux tours de main je l'ai ligoté, le sous-préfet, il n'a pas eu le temps de dire ouf. Je l'ai fourré sous mon bras, je l'ai porté jusqu'à la pompe, et zou ! je l'ai fourré dedans... Un tour de force, quoi ! fais-en autant si tu peux ! »



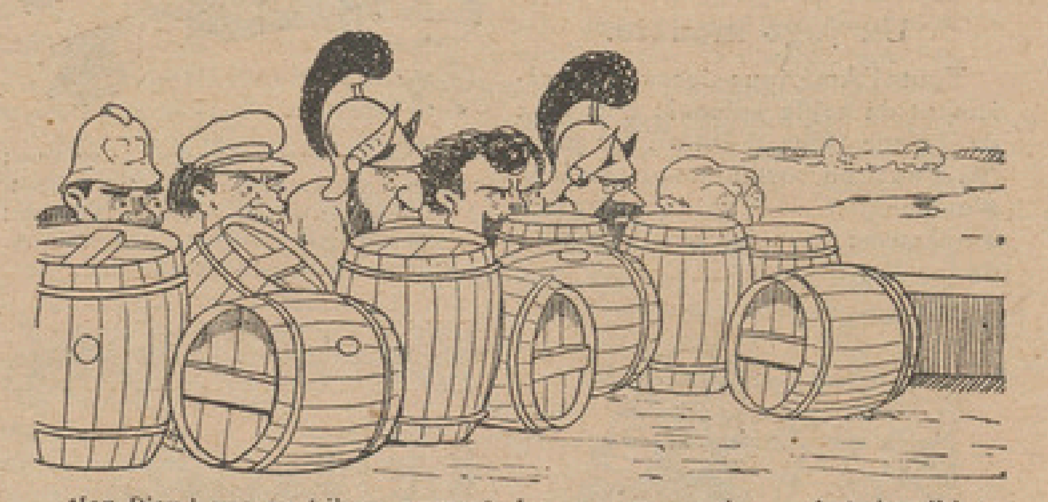
Et l'on rit à Beaucaire, on se fiche de ces pauvres Tarasconnais, l'on s'amuse à Beaucaire ! M. le maire lui-même et le brave capitaine de pompiers se sont engagés dans une course en sac. Et zou, et zou, troun de l'air, M. Angoulevent fait des sauts de carpe ! .. Hardi, capitaine, hardi !...



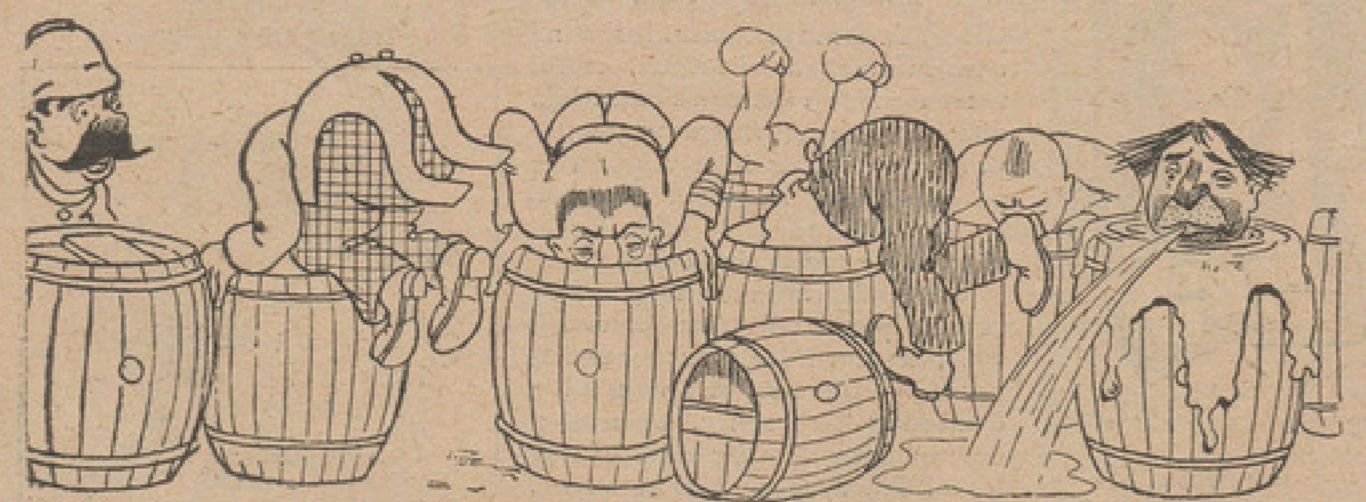
Mais prenez garde, vous autres, de Beaucaire, ceusses de Tarascon se sont aperçus, leur première frayeur passée, qu'ils ont été indignement joués par vous. Prenez garde, vous autres de Beaucaire, ceusses de Tarascon ne sont pas des poules mouillées, ce sont des braves entre les braves, chacun le sait. Ils crient vengeance. Tenez, les voyez-vous, là-bas, qui passent le pont, les traits convulsés par la colère, ayant à leur tête leur brave maire Gobiasse ? Prenez garde, vous autres de Beaucaire, les Tarasconnais arrivent pour vous infliger un châtiment mérité !...



Les braves Beaucairois se sont aperçus du danger qu'ils couraient. « Branle-bas de combat... édifiez des barricades .. repoussons les barbares ! » hurle le maire Angoulevent. Les pompiers, les orphéonistes se démènent. Bientôt une barricade composée de barriques pleines de ce bon petit vin du Rhône barre le pont.



Mon Dieu ! que va-t-il se passer ? Le [illegible] va couler... c'est horrible !... Quelques secondes encore et un choc va [illegible]duire... Une terrible bataille va s'engager... entre frères !... Derrière les [illegible]lles, les Beaucairois attendent de pied ferme tandis que leur maire exalte leur courage par des discours enflammés.



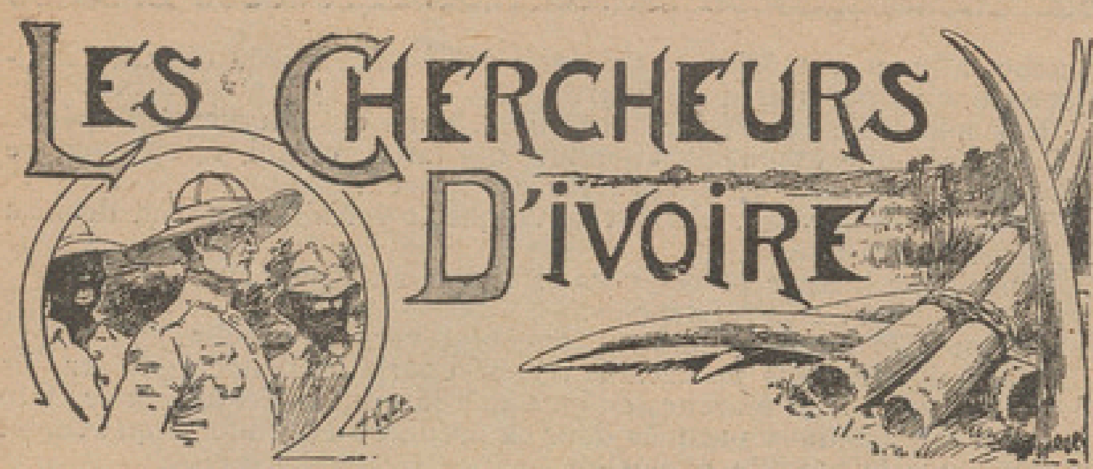
Voilà ! ça y est !!! Les Tarasconnais se précipitent impétueusement sur les barriques... ils les défoncent... le sang coule !!! non, c'est du vin .. Tiens, mais que se passe-t-il donc ?.. Les Tarasconnais piquent une tête dans les futailles... ils boivent à longs traits... ils se gorgent de vin. Maintenant les barriques sont vides : ils ont tout bu.

« Troun de l'air ! s'écrie le maire de Tarascon, qui à lui seul a vidé une futaille, troun de l'air... »



« ... Non, mais vous croyiez peut-être qu'on allait se flanquer des coups sur la figure, pour se faire du mal ! Non, mon bon, on leur a bu leur vin ! Voilà notre vengeance, a nous autres de Tarascon !... »

(Voir la suite page 15.)



GRAND ROMAN D'AVENTURES INÉDIT

Par DANIEL HERVEY

X

(Suite.)

Et, tandis que Victor Collin faisait exécuter la manœuvre, qui consistait à serrer toutes les barques l'une contre l'autre, et à jeter l'ancre, — c'est-à-dire, les grosses pierres qui en tenaient lieu, — Vallençais, Audet et Barao, se mirent à disposer l'embarcation qui allait servir à la reconnaissance.

— Vous comprenez, docteur, expliquait Harley, que le courage, en pays sauvage, n'est point d'aller imprudemment au-devant du danger. Je ne me soucie pas le moins du monde de nous faire trouer la peau, à moi, et à quelques-uns des nôtres, par quelque flèche partant du bois où nos ennemis peuvent si aisément se cacher. Ce qu'il faut, c'est de les attirer, de les amener à commencer l'attaque, et les démolir, afin que notre route soit libre... Le tout sans recevoir le moindre horion.

— C'est évidemment le rêve! s'écria Pitache en riant, mais comment y parviendrez-vous?

— Regardez! dit simplement l'ancien marin.

Rapidement, le mécanicien et le Somali avaient planté une rangée de perches autour du bordage du canot, et ils se hâtaient de tendre sur ces montants les peaux écorchées et desséchées des animaux que l'on avait mangé depuis le départ de Bagamoyo : buffles, zèbres, antilopes.

Bientôt, il y eut au-dessus du canot une sorte de cabine en peau, où trois hommes pouvaient tenir parfaitement à l'aise. Des ouvertures étaient ménagées pour regarder au dehors, tirer, et manœuvrer l'embarcation.

— Voici un abri, dit Vallençais, qui évidemment serait insuffisant pour nous garantir de balles, mais qui s'opposera fort bien au passage des flèches.

— Mais, observa Pitache, les noirs, s'il s'en trouve sous bois, n'essaieront pas de s'attaquer à votre « cuirassé ».

Vallençais sourit.:

— C'est ce que nous verrons!... Mon cher ami, durant trois ans, j'ai fait la guerre contre les Indiens du Mexique, à côté d'autres Indiens, et j'y ai pris l'habitude de certaines ruses, — enfantines, il est vrai, mais qui prennent toujours, et qui feront merveille parmi les naïfs peaux-brûlées!...

— Oh! je vous en prie implora Pitache. Laissez-moi vous accompagner dans cette expédition!

Harley hésita ; puis, se décida :

— Eh bien, oui!

Audet eut un cri :

— Ce n'est pas moi, que vous débarquez, au moins, capitaine?

— Si, mon ami, car nous ne pouvons tenir plus de trois en sûreté dans le canot, et Barao m'est indispensable pour la manœuvre. D'ailleurs, Pierre, je te laisse une mission importante. Allège l'un des canots et tiens-toi prêt avec une dizaine dss meilleurs tireurs, à venir nous porter secours, au cas où je donnerais le signal en tirant en l'air une balle explosible.

Audet s'inclina.

— Bien, capitaine, on sera au poste, soyez tranquille!

Vallençais désigna le canot.

— Allons, Pitache, embarquons!... Vous avez votre carabine, vos munitions?... Ah! oui, oui!... Je vous vois même un revolver, un couteau de chasse et un poignard... Tartarin ne ferait pas mieux!...

Pitache enjamba fièrement le bordage.

— Moquez-vous de moi si vous voulez! Vous verrez si je ne fais pas merveille à l'occasion!...

Ils s'installèrent à l'abri de la cabine de peaux et Barao conduisit le canot au milieu du courant qui recommença de l'entraîner.

Et le docteur vit avec surprise, Harley se livrer à un travail extraordinaire.

— Que fabriquez-vous?... Un épouvantail à moineaux?

— Du tout!... le bonhomme qui fera se détendre les arcs...

Et Vallençais disposa à l'entrée de la cabine, à demi caché, un mannequin adroitement habillé avec des vêtements à lui et coiffé de son propre casque de liège.

Le docteur éclata de rire.

— Il est parfait d'attitude, votre homme!... Et vous savez qu'il vous ressemble!...

A sa voix éclatante, Harley fronça les sourcils.

— Chut!... pas tant de bruit, s'il vous plaît!... A partir de maintenant, soyons tout yeux et tout oreilles!

En silence et rapidement, le canot filait entre le double mur de verdure des deux rives. On était au milieu du jour, et le soleil tombait d'aplomb sur l'eau qui renvoyait des rayons de feu.

Tout semblait absolument désert, d'une paix solennelle ; et, à part lui, Pitache commençait à croire que Vallençais avait eu tort d'appréhender du danger dans ces parages.

— On est plus chaudement, mais aussi tranquillement que sur la Marne! pensait-il, se remémorant des parties de pêche et de paresse durant son temps d'étudiant.

Cependant, Harley faisait le guet, à l'avant, examinant les entours avec une vigilance croissante.

Tout à coup, sans se retourner, il fit un geste de la main et prononça un mot en arabe.

Dans son accent, on ne sait quoi de si tragique, de si impressionnant passa, que Pitache tressaillit.

— Diable! il a vu quelque chose! pensa-t-il, se tenant coi, la main relevant sa carabine d'un geste instinctif.

Obéissant à l'ordre donné, Barao faisait un peu obliquer la marche du canot dans le courant, ce qui ralentissait l'allure et permettait d'apercevoir de la rive le mannequin posté à l'arrière.

D'une voix imperceptible, Harley, toujours aux aguets, prononça :

— Tenez-vous prêt, Pitache. Vous voyez cette pointe qui avance et sur laquelle il y a un gros bouquet d'arbres dont les branches retombent dans l'eau?... Il y a là certainement une trentaine de nègres embusqués... Nous allons recevoir une bordée de flèches, précisément au moment où nous dépasserons le promontoire... et ensuite tous ces singes s'élanceront en avant sur les racines, pour tenter l'abordage... Visez et dégringolez tous ceux de droite, je me charge du centre et de la gauche.

Et, en quelques phrases arabes, il expliqua à Barao la manœuvre à exécuter.

Ses prévisions se réalisèrent de point en point.

Au moment exact où le canot dépassait l'extrémité avancée de la rive, une volée de flèches surgit de l'épaisseur du bois, décrivit une courbe en sifflant, et vint tomber dans l'eau tout autour du canot ou se piquer avec un bruit sec dans l'embarcation, qui trembla légèrement sous les chocs répétés.

Le mannequin avait reçu trois flèches en plein corps.

Et, presque au même instant, un hurlement épouvantable emplit l'air ; une quarantaine de nègres nus, peints de couleurs voyantes, le corps tout cliquetant de bracelets et de colliers d'os et de métal, bondirent de derrière les broussailles, la hachette à la main, les yeux flamboyant dans un cercle de peinture blanc et rouge.

Quatre d'entre eux, porteurs de longues lianes tressées, les lancèrent avec adresse, dans le but d'atteindre le canot et de le rapprocher de la rive.

Mais six détonations retentirent : quatre régulièrement espacées, émanant de la carabine de Vallençais, et faisant chacune dégringoler dans l'eau leur homme ; deux, tirées trop précipitamment par Pitache, l'une inutilement, l'autre blessant l'un des nègres au lasso.

— Attention, docteur! cria Harley. A vous celui qui nage vers nous!

Et, deux fois encore, son arme redoutable porta la mort parmi les assaillants.

Après la première stupeur qui les cloua sur place, les Vongombis, terrifiés par la promptitude de la riposte à leur attaque et par le ravage causé parmi eux, furent saisis d'une indescriptible panique et disparurent soudain dans la brousse avec autant de rapidité qu'ils en étaient sortis.

Obéissant à Harley, le docteur tira sur le nègre qui, courageux et déterminé, nageait vers le canot, dans le but de le faire chavirer.

Mais il brisa seulement le bras de l'homme. Du sang rougit l'eau. Une angoisse parut sur les traits du blessé qui essaya alors de fuir, en ne s'aidant plus que de ses jambes.

Pitache releva sa carabine.

— Pauvre diable! je n'ai pas le courage de l'achever...

Vallençais, occupé à débarrasser l'avant du canot des lianes lancées par les noirs, ne fit aucune observation.

Mais, au moment où le Vongombi atteignait la rive, se hissait, par un effort surhumain, sur les racines d'un arbre du bord, l'on vit surgir derrière lui un autre homme qui, grimpant agilement, brandit un coutelas et, d'un coup furieux, lui fendit le crâne.

Le nègre retomba dans la rivière, les bras en croix, sa cervelle jaillissant autour de lui.

Barao — car c'était lui qui avait accompli cet exploit — mouilla la lame de son arme, l'essuya avec des feuilles pour enlever le sang dont elle était tachée, et, l'assujettissant dans son dos, il se jeta de nouveau dans l'eau, pour regagner le canot à la nage.

Lorsque, tout ruisselant, il reprit sa place dans l'embarcation, son visage était radieux.

Pitache haussa les épaules.

— C'était bien la peine d'achever ce malheureux! grommela-t-il.

Harley souriait avec insouciance.

— Bah! Barao eût été trop chagrin de rentrer bredouille.

Quand, une heure plus tard, tous les canots de l'expédition passèrent à toute vitesse devant la pointe où venait d'avoir lieu l'escar-

mouche que nous avons relatée, tous les Somalis étaient debout, les yeux avidement attachés sur la rive, où plusieurs cadavres retenus par les racines étaient encore visibles.

Ils poussèrent ensemble un long cri de triomphe qui réveilla sauvagement les échos d'alentour.

Pitache sursauta.

— Ah ! les damnés chiens !... S'il est permis de hurler pareillement !... Et avec cela que j'ai cru que c'étaient les autres qui revenaient nous attaquer !...

Vallençais souriait.

— Eh bien, quoi, nous les aurions reçus comme tout à l'heure !... A ce propos, vous savez que j'ai des compliments à vous faire... et très sincères... pour une première rencontre avec ces diables, vous vous êtes parfaitement comporté, docteur !

Pitache hocha la tête d'un air confus.

— Oh ! je ne vous ai pas été d'une grande utilité ! Je pensais faire mieux... Mais on est surpris, ahuri... J'ai à peine tiré, et j'ai manqué l'un de mes buts... Au moment où j'allais m'y mettre, les ennemis ont disparu, comme par une trappe.

— Affaire d'habitude. A la deuxième ou troisième affaire, vous tirerez sur les nègres comme sur de simples lapins.

L'on voyagea tout le jour dans un silence et une sécurité absolus ; puis, vers le soir, l'on put atterrir sur une île, qu'un incendie avait débarrassée du superflu de sa végétation, ce qui en rendait l'abord facile.

Harley annonça :

— Nous allons établir le camp ici, pour trois ou quatre jours, pendant lesquels j'irai avec les Somalis faire une expédition jusqu'au village des Vongombis... Ces traîtres ont besoin d'une leçon, et nous la leur donnerons sévère !...

Ces paroles, immédiatement communiquées au reste de la troupe par Barao, provoquèrent un bruyant enthousiaste dans le personnel.

La perspective d'une petite guerre et sans doute de butin à ramasser enchantait les Somalis. Quant aux Voua-Gouanas, le repos dans un lieu agréable et sûr les remplissait d'aise.

Deux heures plus tard, les tentes dressées, les feux allumés, les viandes rôtissant, des pêcheurs tirant de l'eau autant de poissons qu'ils en voulaient, le son du tambour retentit tout à coup, appelant pour la danse.

En une minute, une trentaine de noirs étaient réunis autour des musiciens, sautaient et tourbillonnaient à tour de rôle avec délices.

Debout devant la marmite où il surveillait la cuisson d'un ragoût de canards qu'il prédisait superfin, Soliman, s'adressant à Camille Sol, eut un geste de dédain, un sourire méprisant illuminant sa large face noire.

— Tous ces sales nègres ! fit-il. Pas des hommes... des singes, pour cabrioler jusqu'à mort !...

XI

CHEZ LES CANNIBALES. — LA FACHEUSE SITUATION DU RÉVÉREND JOSEPH-NATHANIEL JEFFERSON-COOLE

C'était à la faveur de la nuit que Vallençais avait résolu de livrer l'attaque au village vongombi.

La veille, Collin, guéri des blessures que la panthère lui avait faites, et accompagné d'Ouli, un jeune Somali dont il aimait particulièrement la gaîté et la bravoure un peu téméraire, avait été en reconnaissance. Il rapportait des indications précieuses pour l'expédition que l'on projetait.

Malgré l'aventure du jour précédent, les Vongombis semblaient ne point redouter de surprise de la part des blancs. Ils comptaient peut-être que leur village, habilement masqué du côté de la rivière, passerait ignoré de ceux-ci, ou que la caravane préférerait continuer son voyage sans s'attarder à faire la guerre.

Ils se tenaient terrés dans leurs demeures ainsi que des rats, raconta Collin, et ils avaient fait rentrer tous leurs bestiaux à l'intérieur des enceintes, afin sans doute que la vue d'animaux domestiques dans les prairies qui commençaient à border la rive, en place de la forêt ne révélât la présence de leurs propriétaires.

Il était environ deux heures du matin lorsque vingt hommes, la carabine sur l'épaule, le sabre au côté, conduits par Vallençais, Durlot, Collin, Audet et Barao, débarquèrent et traversèrent les prairies et les bois derrière lesquels se dissimulait le village nègre qu'ils voulaient surprendre.

— Nous allons trouver une palissade circulaire, expliquait Collin. Elle est solidement établie avec des pieux, des troncs d'arbres, et garnie en haut d'épines si grosses, si tranchantes, que, ma foi, je ne me chargerais pas de passer par-dessus, de peur d'y laisser des morceaux de ma peau... Mais, je sais le meilleur endroit pour y poser la petite cartouche de dynamite que porte le capitaine...

Durlot questionnait :

— Pas d'autre mur d'enceinte ?

— Si, mais enfantin à démolir... des roseaux simplement destinés à empêcher les bestiaux d'entrer dans le village proprement dit.

Comme l'on approchait, l'on cessa de parler, et chacun s'efforça de marcher sans bruit, de se mouvoir sans aucun cliquetis d'armes pouvant éveiller l'attention de l'ennemi.

La petite troupe semblait véritablement un groupe de fantômes se mouvant silencieusement dans l'obscurité de la nuit.

Enfin, l'on fut au pied de la palissade. Vallençais disposa la cartouche, alluma la mèche et rejoignit ses hommes à la distance indiquée pour se garantir du danger.

Des minutes s'écoulèrent, anxieuses, dans cet énervement spécial qui précède une explosion attendue, qui tarde, et qui, fatalement, se produit au moment où l'esprit lassé s'égare...

Tous sursautèrent violemment lorsque le formidable bruit déchira le silence de la nuit.

Une lueur intense monta vers le ciel et s'éteignit aussitôt.

— En avant ! cria Vallençais.

Et tous, le cœur battant, s'élancèrent vers la brèche.

Mais, derrière les poutres ouvertes, éparpillées, déchiquetées, ils durent reculer leur marche, coupée par la course désordonnée, tête baissée, des bestiaux parqués dans la première enceinte et qu'avaient rendus fous la terrible explosion.

Ils galopaient, serrés, masses noires, ébranlant le sol, faisant monter un nuage de poussière.

Collin jura :

— Ah ! les sales bêtes !... Ils vont faire tout manquer !

Mais Vallençais fit un signe impérieux.

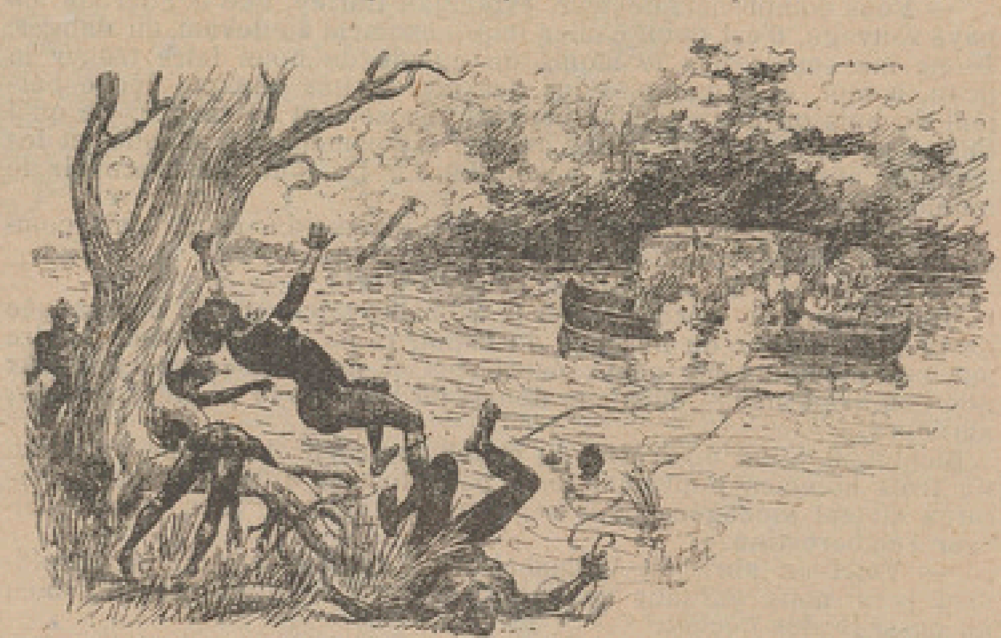
— Ecoutez !

Maintenant, au-dessus du grondement de la course des animaux, montaient des cris aigus... L'épouvante était répandue dans le village vongombi !...

Après le bruit, inexplicable pour eux, de l'explosion, qui les avait tous précipités tremblants hors de leurs cases, la galopade des troupeaux les jetait dans une terreur nouvelle... Que se passait-il ? Quel cataclysme venait-il de fondre sur eux ?

Harley avait pris un parti.

— Saisissez tout ce que vous pourrez de ces poutres arrachées !



Mais six détonations retentirent..

commanda-t-il. Etablissez un barrage... Il faut absolument que nous pénétrions !...

En hâte, tous les hommes se livrèrent au travail.

Quelques instants plus tard, les bœufs, se heurtant à une barrière de troncs enchevêtrés, s'y écrasaient, mugissant, s'entassant les uns par-dessus les autres ; tandis que les moins fous retournaient en arrière, foulant sous leurs pieds les nègres qui sortaient du village pour tâcher de se rendre compte de ce qui arrivait.

— Enfonçons tout !... et le sabre en main ! commanda Vallençais en s'élançant dans le village.

Suivant les ordres donnés, Audet, se précipitant au milieu des cases, enflammait une pièce d'artifice, un serpentin rageur qui, zigzaguant, plongea tous les habitants dans une stupeur indicible.

Pas un coup de fusil ne fut tiré. Et, en moins de dix minutes, plus de cent nègres furent égorgés.

Seul, un Somali fut blessé à la hanche, d'un coup de couteau qu'une femme lui porta.

On avait épargné celles-ci, ainsi que les enfants, qui emplissaient l'air de leurs cris déchirants.

— S'il vous plaît, capitaine ! s'écria Collin. Il ne ferait pas mal de s'emparer un peu de toutes ces sorcières, sans quoi elles vont nous jouer un sale tour !... Elles sont en train de se saisir des haches, de leurs bourgeois !

Vallençais approuva.

— Faites la chasse à toutes les négresses, et empilez-les avec leurs enfants dans la grande case du chef !...

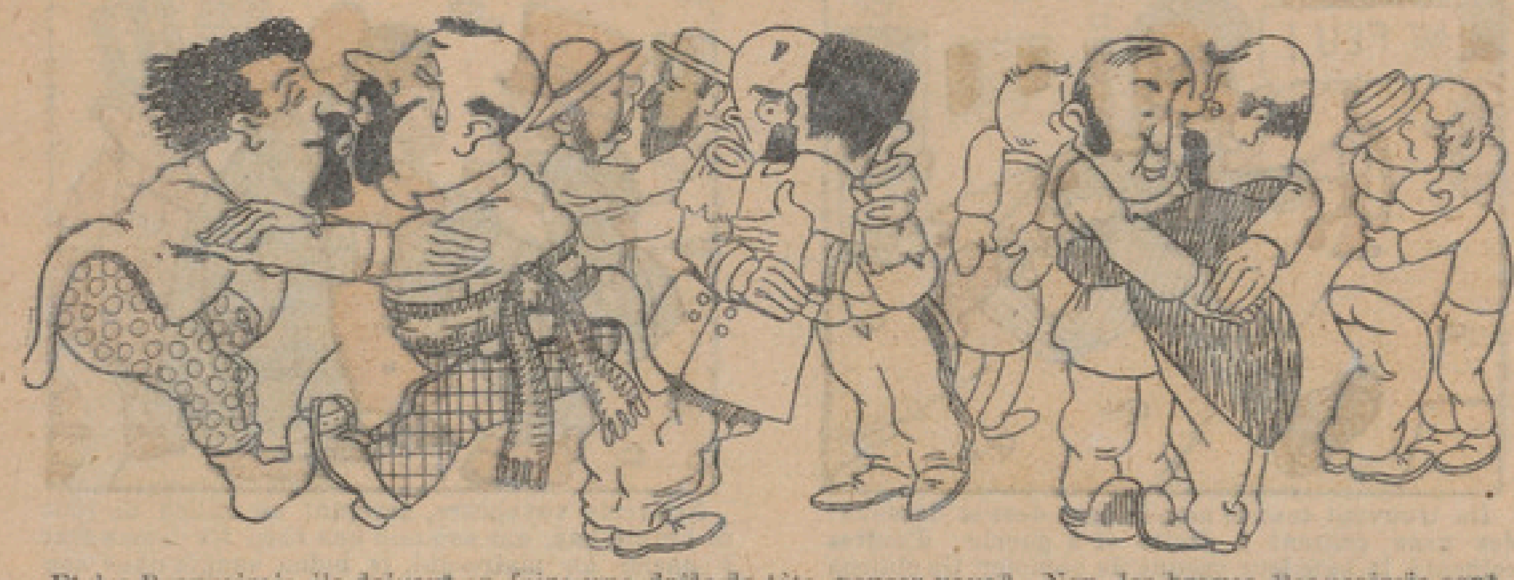
Et, durant un heure, ce fut une poursuite pittoresque qui se termina par la capture de toutes les habitantes, que l'on enferma, ainsi qu'un essaim d'abeilles furieuses et bourdonnantes, dans la grande ruche au toit de paille.

Soudain, presque sans transition, le soleil se leva, inondant la terre d'une clarté blanche qui, en quelques minutes, devint de l'or et de la pourpre....

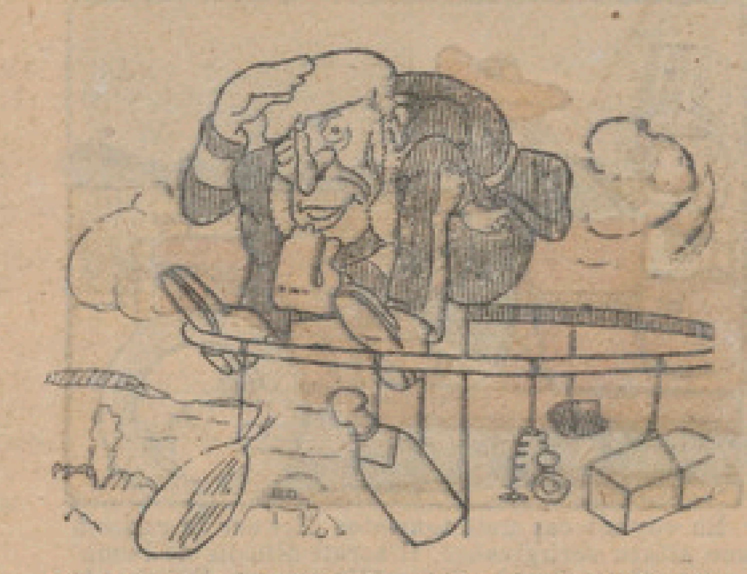
Et le jour, brusquement né, éclaira un spectacle de désordre et d'horreur.

(A suivre.) DANIEL HERVEY.

Tout est bien qui finit bien.



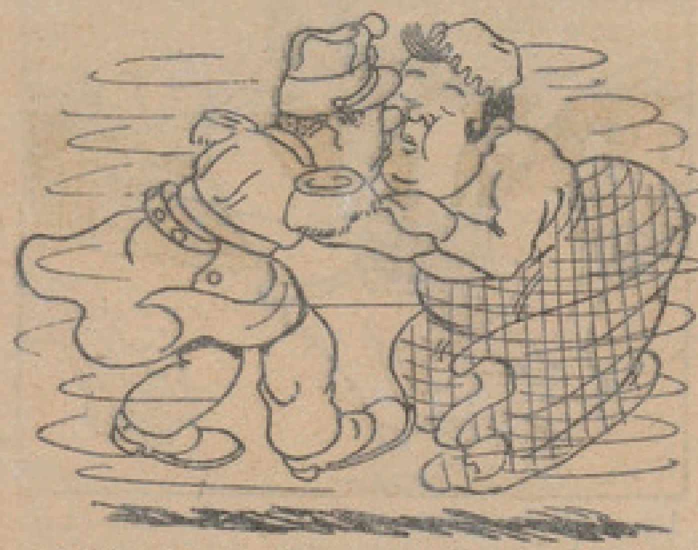
Et les Beaucairois, ils doivent en faire une drôle de tête, pensez-vous?... Non, les braves Beaucairois sont joyeux. Ils redoutaient les coups, ils n'en ont pas reçu, ils sont contents. Le vin est bu, tant pis pour le vin! .. Le sympathique maire de Beaucaire, Marius Angoulevent, s'est précipité dans les bras du non moins sympathique maire de Tarascon, Gobiasse. Gagnés par l'exemple, les Tarasconnais et les Beaucairois en ont fait autant. Et ce sont des embrassements à n'en plus finir, l'on se jure une amitié éternelle Troun de l'air, quel déluge de tendresses! .



Une seule personne ne participe pas à tous ces épanchements : le sous-préfet. Ce pauvre sous-préfet! Toutes les émotions qu'il a eues lui ont un peu détraqué la cervelle. Il s'est réfugié en haut, tout en haut du mât de cocagne. Il chante : « Je suis l'oiseau, le petit oiseau... » Il est fou, le pôvre !...

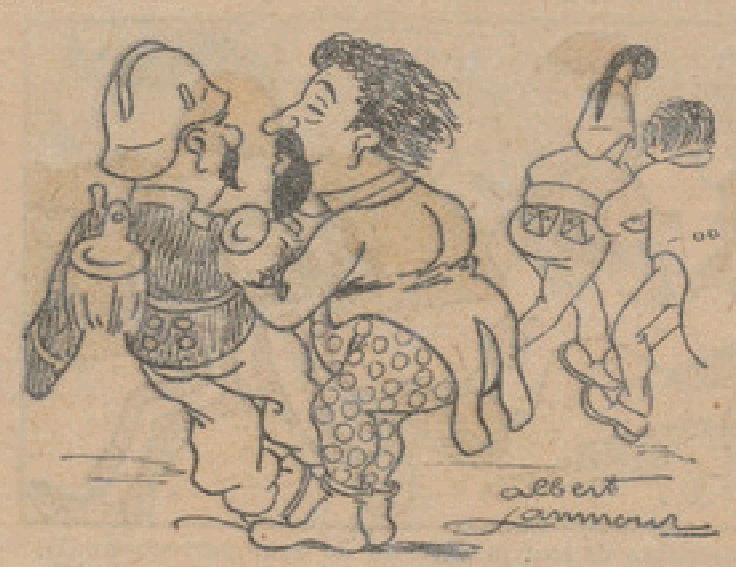


Une sarabande folle unit maintenant Tarasconnais et Beaucairois pendant que la fanfare et l'orphéon rugissent la *Marseillaise* .. Et la journée se passe... la nuit vient. La musique recommence pour la trois cent quatre-vingt-deuxième fois notre chant national. Ceusses de Tarascon et ceusses de Beaucaire dansent toujours en rond, sur le pont. Et Tiroflant, et Ursule, ce qu'ils s'en donnent! Ils tournent, ils tourbillonnent, ils se trémoussent Tiroflant en a assez, il voudrait bien s'arrêter pour souffler un peu, mais il n'y a pas moyen : Ursule, entraînée par la vitesse acquise, est lancée, et dam, si Ursule est difficile à mettre en mouvement, elle est aussi très difficile à arrêter, quand elle y est !



Tiroflant et sa fiancée continuent donc à pirouetter

Heureusement que des âmes charitables leur viennent en aide, car ils auraient pu continuer jusqu'à la consommation des siècles!...



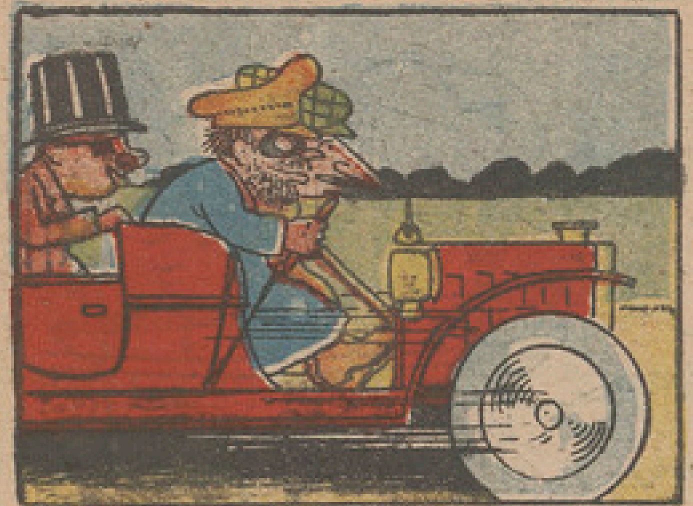
Enfin, c'est fini, la retraite est sonnée, la fête est terminée, les lampions sont éteints. Tarasconnais et Beaucairois sont rentrés chez eux vannés, anéantis et légèrement... émus!

Un silence imposant règne maintenant sur les deux villes endormies.

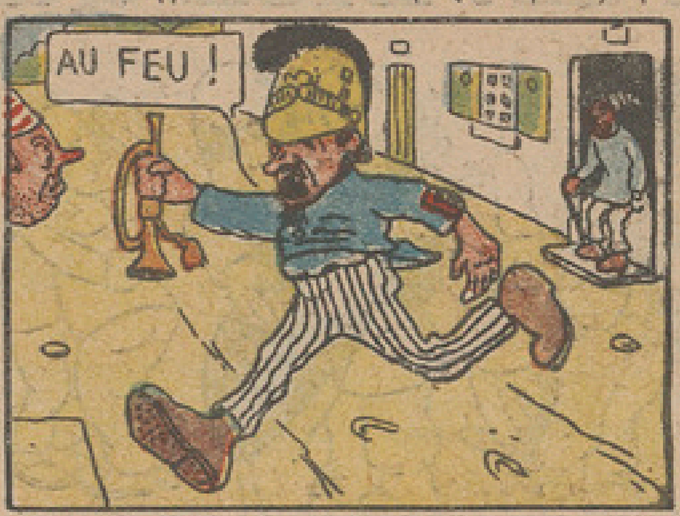
Seule par instants, une voix bizarre crie : « Je suis le petit oiseau léger... » C'est le pauvre sous-préfet qui, du haut du mât de cocagne, chante au clair de lune, tout en grignotant un jambon!... Pôvre sous-préfet! Ça ne fait rien, on en parlera longtemps encore à Tarascon, à Beaucaire et même ailleurs, de cette journée du 14 juillet!...

ALBERT LANMOUR.

LA BANDE DES PIEDS NICKELÉS, OU LES EXPLOITS DE CROQUIGNOL, RIBOULDINGUE ET FILOCHARD (*Suite.*)



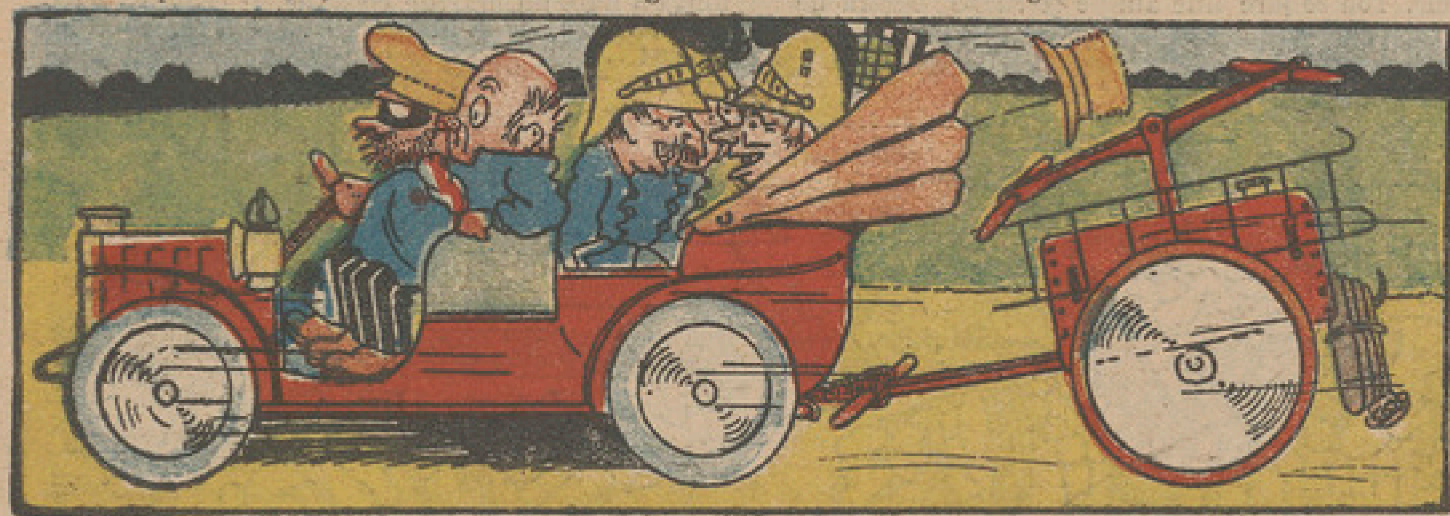
En voyant ces trois touristes filer sur la route à une allure vertigineuse, il serait difficile de reconnaître Croquignol, Ribouldingue et Filochard! Pourtant ce sont bien les trois associés, qui, après s'être emparés de l'auto, ont fait main basse sur les vêtements qu'ils ont trouvés dans le véhicule. Transformés des pieds à la tête, ils arrivent dans un village.



Ils trouvent tout le monde sens dessus dessous : des gens courent à droite et à gauche; d'autres coiffent à la hâte leur casque de pompier. Un clairon sonne l'alarme et va de porte en porte prévenir les habitants. Il y a le feu! En effet un incendie s'est déclaré dans la ferme du père Chautepie à deux kilomètres du village.



Nos trois voyageurs, arrivant au milieu de tout ce branle-bas, ont soudain une idée. Ils demandent à parler au maire qui, le bidon sanglé dans son écharpe, s'apprête à se rendre su: les lieux du sinistre. Ils proposent à *mossieu l'maire* de le conduire ainsi que les pompiers et la pompe jusqu'à la ferme en question. *Mossieu l'maire* est enchanté.



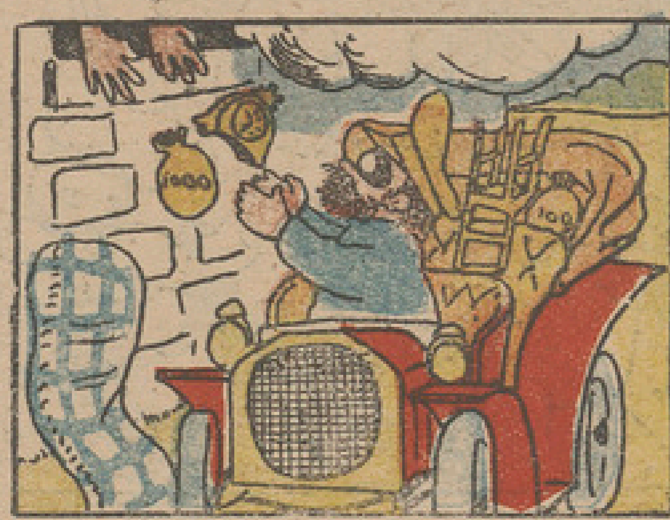
Immédiatement, la pompe à br s de la commune est attachée derrière l'automobile, dans laquelle prennent place les pompiers, mossieu l'maire et les trois amis. On file à toute vitesse au milieu des acclamations de tous les paysans qui félicitent les trois touristes de leur généreux concours, car grâce à eux, en quelques minutes, on sera arrivé!



En effet, l'automobile s'arrête bientôt près de la ferme du père Chautepie. En un clin d'œil la pompe est mise en batterie, et les pompiers arrosent de leur mieux.



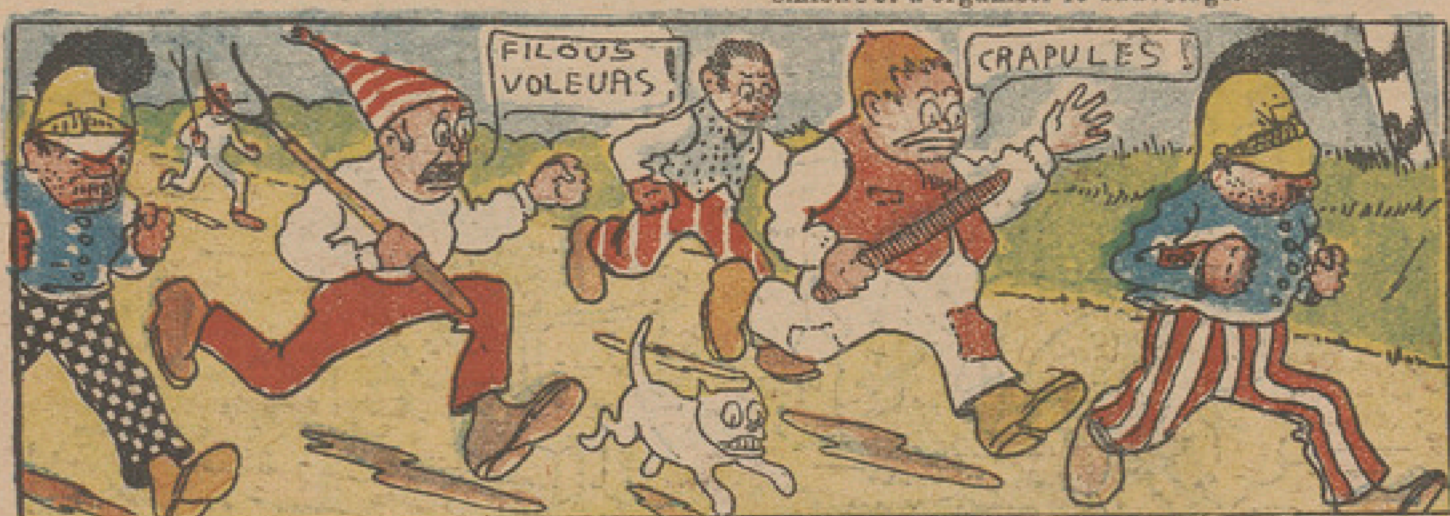
Tout le monde fait la *chaine*, et Croquignol et Filochard en profitent, pour faire *la montre* et le *porte-monnaie* des paysans occupés à éteindre l'incendie. Il ne sera pas dit qu'ils ne feront rien, lorsque tout le monde travaille, oh! non! et les trois lascars s'occupent, je vous prie de le croire.



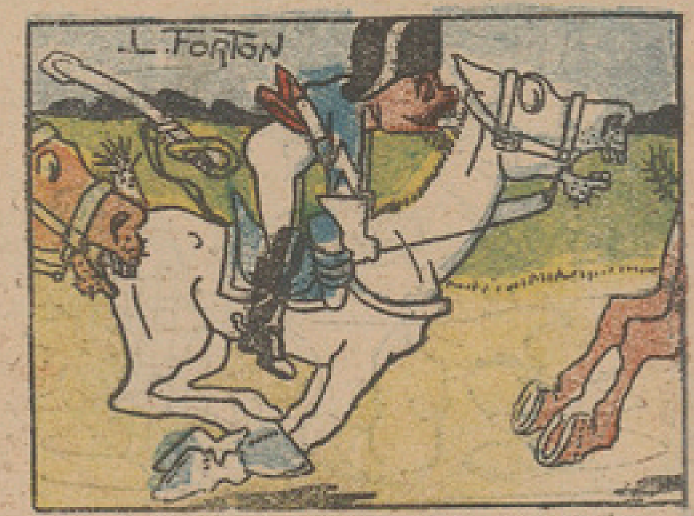
Ribouldingue a gracieusement offert au fermier de jeter ce qu'il a de précieux dans son automobile, pour que *ça ne s'abîme pas*. Le fermier, enchanté d'une offre si gracieuse, lance par la fenêtre ce qu'il veut sauver des flammes : meubles, bijoux, économies. Le fermier ne sait comment remercier Ribouldingue. Bref, tout le monde acclame les trois sauveteurs qui ont bien voulu aider à maîtriser le sinistre et à organiser le sauvetage.



Lorsque tout danger est conjuré, mossieu l'maire tient lui-même à remercier les trois touristes, mais, au grand étonnement de tous, il est impossible de les trouver nulle part. D'un naturel très modeste, Croquignol, Ribouldingue et Filochard se sont dérobés aux félicitations et ont filé à l'anglaise, emportant *sans le faire exprès probablement* tout ce qu'ils ont recueilli dans l'automobile.



Mais soudain plusieurs paysans s'aperçoivent de la disparition de leur montre ou de leur porte-monnaie, le père Chautepie réclame à grands cris ses objets et ses économies qu'il avait jetés dans l'automobile sur les conseils de Ribouldingue *afin de les sauver*, ce qui, du reste, ne manqua pas, car les économies de l'infortuné fermier se sauvèrent avec les chauffeurs. Bref, tout le monde eut bientôt... la conviction d'avoir eu affaire à trois filous. Armés de fourches et de bâtons, paysans et pompiers se mirent à la poursuite des fuyards, mais naturellement ne purent, malgré tous leurs efforts, rattraper les trois coquins



Ils avertirent la gendarmerie qui se lança aussitôt sur la trace de l'automobile, ma s les pandores ne réussirent qu'à crever leurs canassons sans pouvoir rejoindre les *complaisants touristes*. Force leur fut d'abandonner la poursuite des *dévoués sauveteurs* qui s'étaient si *modestement* éclipsés.

(*A suivre.*)

Sceaux. — Imprimerie Charaire. *Le gérant :* CONSTANT LEBLANC.